

BULLETIN FRANCO-UKRAINIEN

NO 13 SPECIAL



D
E

N

O

E

L

SOMMAIRE

- NOEL 1962
LES COUTUMES DE NOEL
NOEL
LEGENDE DE NOEL
REFLEXIONS SUR NOEL
NOEL AU BRESIL
QUELQUES RECETTES
LA NUIT DE NOEL A DIKANKA
L'ENIGME DE GOGOL.
LE TRIOMPHE DE L'AME UKRAINIENNE
NOUVELLES D'UKRAINE
INFORMATIONS DIVERSES
L'EMIGRATION UKRAINIENNE EN FRANCE
RENCONTRE AVEC LES CLUBS
BABA PALACHKA
ET ... NOTRE GRAND CONCOURS

LEGENDE DE NOEL

Tout le village avait brûlé et ils étaient les deux seuls survivants. Maria avait voulu se laver avant l'aube, et le vieil Ossyp avec sa hache, avait dû briser la glace qui recouvrait la rivière (Hanka, la défunte, que la terre lui soit légère, avait fait entrer ces sornettes dans la tête de la jeune fille).

— C'est encore loin la cabane, grand-père ?

— Tu es fatiguée ? Encore un petit effort, ma chérie, je ne peux quand même pas te porter... tu es déjà une jeune fille puisque tu t'es lavée avant l'aube...

— Est-ce qu'on trouvera la chèvre noire dans la cabane ?

— Tu as faim ? Patiente encore un peu. Ton grand-père va tout de suite te faire à manger.

Ils entrèrent dans la cabane. L'odeur du foin et la chaleur des animaux les entoura bientôt. Quelques moutons effrayés se précipitèrent dans un coin, et la chèvre noire les regarda de ses yeux nostalgiques. Maria dénoua son foulard et s'appuya contre le mur...

— Un bébé ! Regarde grand-père, un bébé !

— Un bébé ? — Le vieil Ossyp s'arrêta de couper du bois, et s'élança pour voir de ses propres yeux cette merveille. L'enfant était encore chaud, et lorsqu'on le débarrassa du foin qui le recouvrait, il se frotta les yeux et souleva ses paupières.

— Un bébé ! C'est celui de Zachara, elle l'avait donc caché ici !...

Le vieux commença à gronder. Qu'allaient-ils faire maintenant avec cet enfant ? Qu'allait-il devenir sans sa mère au milieu des bois ? Le vieux tira la chèvre et posa un pot sur le feu. L'odeur tiède du lait chatouilla les narines de l'enfant, et il se mit à pleurer.

— Allons, ne pleure pas, tu auras tout de suite à manger, lui dit gentiment Maria. Et elle le prit sur ses genoux.

Bois donc d'abord, tu es toute pâle, gronda le vieil Ossyp. Maria prit le pot de lait, et l'approcha des lèvres de l'enfant. Il se jeta dessus avidement et lorsqu'il fut rassasié, le pot était vide.

— Tu n'auras plus de lait pour ton « koulich » ! Les sourcils froncés, le vieil Ossyp jeta des brindilles sur le feu, et commença à faire cuire le « koulich ». Il se sentait fort en colère contre l'enfant et contre Maria

qui peignait ses cheveux et secouait la poussière de sa robe.

— Tu es bête. Qui va donc venir te regarder ? Il n'y a que les ours qui viennent de temps à autre dans la cabane.

— Aujourd'hui c'est Noël !

— C'est Noël ! On a tué ton père, on a brûlé ta mère, et c'est Noël que tu as dans la tête !

Maria hoqueta doucement :

— Mais c'est quand même Noël...

Elle enveloppa l'enfant dans son foulard, le prit sur ses genoux et commença à le bercer. La chaleur et le lait lui avaient rendu ses couleurs, il était heureux et riait.

Soudain, on entendit dehors le bruit de pas sur la neige, et trois hommes entrèrent dans la cabane. Ils étaient peut-être encore jeunes, mais leurs cheveux étaient longs et la barbe qui cachait à demi leurs visages montrait qu'ils ne s'étaient pas rasés depuis longtemps.

— Loué soit le Christ, dirent-ils en entrant. Le vieux leur lança un regard soupçonneux. Il lui sembla que l'un d'eux cachait une mitraillette sous les pans de son manteau.

— Glorifions-le, répondit Maria.

Les hommes qui restaient timidement debout à l'entrée de la porte, la remarquèrent à ce moment-là, car dehors il faisait déjà nuit et la lumière de la cabane les avait un instant aveuglés.

— Peut-on se réchauffer un peu ? L'hiver est très rude cette année.

— Le feu est pour tout le monde.

Ils s'assirent autour du foyer, dont les flammes vives dessinaient des figures et des ombres sur les murs de la cabane, et regardèrent attentivement Maria et l'enfant.

— Il y a si longtemps que nous n'avons pas été chez les hommes, dit l'un d'entre eux.

— Et si longtemps que nous n'avons pas entendu les rires d'un enfant, dit le second.

— Tiens, voilà des noix de la forêt, murmura le troisième.

Maria tendit les mains, mais les noix, trop nombreuses, ne tenaient pas dans ses mains menues.

— Tiens, voici un mouchoir, mets-les dedans...

— Oh ! Il est tout en soie, et brodé !...

Les doigts fins de Maria caressaient la soie brillante. Les hommes étaient heureux de son rire enfantin, et

c'était comme si un soleil de printemps était venu leur chauffer le cœur.

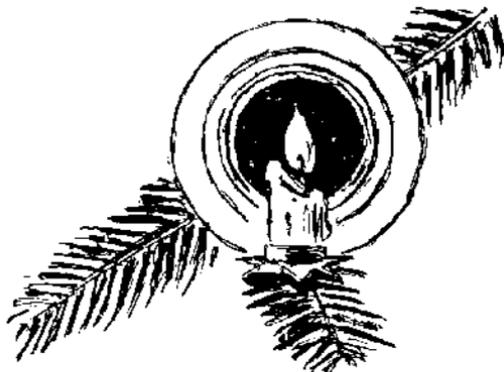
— Tiens, voilà une pomme...

— Tiens, voilà une croix, petit amour. Prie pour nous, pauvres pêcheurs.

Le vieil Ossyp n'en croyait pas ses yeux. Il n'arrivait pas à croire que sous le mouchoir de Maria brillaient comme des étoiles, que son front se nimait d'une lumière neuve, que l'enfant était comme entouré d'un arc-en-ciel, et que les trois hommes se prosternaient comme les trois rois mages, répandant leurs cadeaux devant l'Enfant Jésus.

Finalement, le vieux ne put décider s'il était toujours Ossyp, ou bien s'il était devenu Joseph, mais il savait que pour rien au monde il n'abandonnerait désormais l'enfant, parce que c'était la nuit de Noël.

VIRA VOVK.



REFLEXIONS SUR NOËL

Pour nous, Noël, c'est ce que nous avons déjà maintes fois vécu, avec la messe de minuit ou les « koliadkés », avec les huitres et la « bûche » ou la « koutia » et le borchtch, pour beaucoup c'est une traditionnelle fête de famille, ou bien l'occasion d'une soupe à l'oignon près des Halles...

Pour nous autres, Ukrainiens, Noël, c'est le présent, mais c'est aussi un conte retiré du passé. Pourtant parfois, hélas, c'est aussi un présent, qui ne ressemble pas au nôtre, ni à notre passé : c'est le présent d'au-delà du rideau de fer où des millions de nos frères et compatriotes ne connaissent pas l'abondance et la joie occidentales, et à qui en outre on interdit de perpétuer la foi de nos ancêtres avec ses traditions et ses coutumes.

Malgré tout, nous sommes persuadés que là-bas des centaines de milliers de familles se réunissent à la veille de Noël, devant un repas traditionnellement « maigre », sans avoir même l'espoir d'un lendemain plus riche, revivant la très ancienne tradition, trop ancrée pour qu'on puisse la détruire même en fermant les églises ou en persécutant les croyants, et gardant au fond du cœur la Foi : le Bien vaincra le Mal.

La force de résistance de notre peuple réside dans sa foi et dans son désir de liberté, mais aussi dans ses traditions millénaires, dans ses coutumes qui le séparent tellement de son voisin envahisseur et que l'ennemi veut à tout prix détruire, comme il veut détruire et anéantir notre peuple lui-même.

Si nous nous opposons à l'idéologie matérialiste, ceci est une raison suffisante pour que l'on veuille bien se donner la peine de mieux connaître ces traditions qui sont les nôtres et de les conserver au moins autant que les conservent nos frères d'Ukraine, avec la seule différence qu'ils sont obligés de le faire en cachette, avec des précautions inouïes et en risquant à chaque instant le voyage en Sibérie, tandis qu'à nous, il suffit de vouloir.

LE CROULANT.



NOEL AU BRÉSIL

Cela s'est passé pendant mon séjour au Brésil. Cherchant du travail, j'avais quitté la ville de Rio et m'en allais à Saint-Paul. A environ un demi-mille de cette ville, il y avait une hauteur dans laquelle on était en train de percer un tunnel pour y faire passer la ligne de chemin de fer. Une semaine auparavant, des pluies dilluviennes avaient provoqué un éboulement de terrain, et trois ouvriers étaient morts, ensevelis sous les décombres. L'entreprise qui dirigeait les travaux avait fait passer un entrefilet dans les journaux pour annoncer qu'elle recherchait trois nouveaux ouvriers, des slaves de préférence, qui seraient immédiatement embauchés. A dire

vrai, le travail était pénible, salissant, et les équipes travaillaient douze heures d'affilée. Mais la paye était bonne...

J'arrivais sur les lieux dans l'après-midi, mais avant que je pusse trouver l'administration il faisait déjà nuit. On m'indiqua où se trouvait le bureau d'embauche et j'y entrais.

À l'intérieur, je me trouvais en présence de trois hommes. Le premier était un gardien, vêtu d'un habit de toile blanche. Il était assis sur un tabouret au milieu de la pièce, buvait du maté et s'occupait à faire marcher un gramophone qui jouait une marche argentine. De cet employé noir j'appris que Don Roberto, c'est-à-dire le directeur, était absent, mais qu'il n'allait pas tarder à revenir et que si j'avais besoin de le voir pour quelque affaire importante, je pouvais rester là, et attendre.

J'avais une affaire très importante à régler avec Don Roberto, et je décidais d'attendre.

Les deux autres hommes qui se trouvaient là étaient des ouvriers qui sans doute, comme moi, venaient pour chercher du travail. Le plus jeune, basané, aux cheveux noirs et frisés, ressemblait à un Italien. Un vaste manteau, ou « poncho » espagnol, le recouvrait, ses yeux étaient fermés et il semblait dormir.

Son compagnon était une personne beaucoup plus âgée — il pouvait bien avoir cinquante ans — forte, aux veines apparentes, mais sans doute accablée par le travail et la vie. Il s'était ramassé sur lui-même, appuyait son visage sur ses poings noueux et regardait fixement devant lui. Son visage était maigre, ridé et bronzé.

À mon salut, ils répondirent tous deux avec indifférence, se contentant d'un signe de la tête. Je m'assis à côté d'eux, sur le banc qui se trouvait le long du mur, sorti mon portefeuille de ma poche et commençai à regarder mes documents. Un calendrier ukrainien tomba par hasard entre mes mains, qui m'avait été remis à Rio par un compatriote arrivé d'Ukraine. En le regardant, je tombais tout à coup à la date du jour :

— Six janvier...

Six janvier ? C'est aujourd'hui le six janvier ?... Non, ce n'est pas possible...

— Monsieur, est-ce que nous sommes vraiment le six janvier aujourd'hui ? demandai-je à mon voisin, le jeune homme brun qui semblait rêver. Il ouvrit les yeux, me regarda, puis regarda le calendrier, et ne répondit rien.

Résigné, je courbais la tête. Oui... C'était bien aujourd'hui.

d'hui le six janvier. C'était bien aujourd'hui notre jour de Noël... le troisième Noël que je ne fêtais pas au milieu des miens, et pour être franc, que je ne fêtais pas du tout.

Je sentis en moi quelque chose de lourd et de douloureux. Inconsciemment, je levais le bras pour ouvrir mon col de chemise. Bien sûr, il y avait déjà longtemps qu'il n'y avait plus de bouton à mon col... et pourtant il m'avait semblé que ce col me serrait terriblement la gorge !

Le gramophone du noir jouait maintenant un air triste. Son propriétaire était toujours assis sur son tabouret, une tasse vide entre les mains, et se penchait à gauche et à droite en un mouvement monotone accompagnant la mélodie. Je regardais mes voisins — ils étaient toujours sombres, indifférents et muets.

Je cachais mon visage entre mes mains et me mis à penser. Un étrange engourdissement m'avait envahi, et je me sentais couler dans un grand vide, gris, sans fond et sans fin...

Et voici que, de ce vide, je commençais à tirer, comme les fils d'une histoire, un monde clair et blanc. Loin, très loin dans le passé — mon village, mon village natal. Les chaumières aux toits de chaume sont enfouies sous la neige épaisse. Ce soir, c'est Noël... une bougie brille sur la table recouverte d'une nappe blanche... l'odeur du foin... la gerbe de blé dans un coin, sous les icônes... Mes sœurs sont là, avec des corsages brodés, et le petit frère rit et bat des mains... maman sert à souper, et le père, mon vieux et cher père, prend une cuiller pleine de « koutia » et la lance contre le mur... Quoi ? — Qu'est-ce que c'est ? — des cloches ? — Ah oui, voilà les « koliadnykés »... Ils sont déjà sous nos fenêtres... Là... tout près...

Dieu éternel

Est venu sur la terre

Pour sauver les hommes..

Je sortis brusquement de ma torpeur, agrippais le banc à deux mains, ouvris grand les yeux... Qu'est-ce que cela veut dire ? — Est-ce que je rêve ? — Non, assurément je ne rêve pas, je suis bien là, dans ce bureau, assis sur un banc, avec mon pantalon rapiécé, en face du nègre en habit blanc...

Et pourtant, j'entends des « koliadés », je suis sûr de les entendre. On chante « Dieu éternel ». Il y a des voix, beaucoup de voix enfantines, et des cloches... et on dirait que c'est juste là, sous la fenêtre...

Non ! C'en est trop ! ai-je complètement perdu la

tête ? Mon regard tombe sur les deux ouvriers qui étaient assis à côté de moi : ils se sont dressés brusquement et approchés de la table sur laquelle joue le gramophone...

Voilà c'est lui...

C'était donc le gramophone de cet employé noir qui nous chantait les « koliadés » !... C'était ce petit disque noir en ébonite qui nous apportait cette joyeuse chanson de Noël que l'on devait chanter ce soir partout en Ukraine. Et nous pouvions l'entendre ici également, sur l'autre côté du globe, au milieu du désert brésilien !

Nous étions debout tous les trois, et écoutions atterrés, la tête basse et lorsque la dernière note de la chanson se fut envolée, nous nous sommes regardés...

Nous étions troublés, émus, et pourtant, malgré nos yeux emplis de larmes, nous sentions une joie profonde nous envahir. Nos mains se sont serrées avec force : nous étions tous les trois Ukrainiens.

I. KERNYTSKIY.



RECETTES

Le borechtch passe pour être un des plats ukrainiens les plus anciens. La façon la plus saine de le relever est de le rendre légèrement acide à l'aide de ferment de betterave, de tomate d'été, de groseille, de pomme, de rhubarbe ou bien avec du petit-lait.

Le borechtch ordinaire se prépare de la façon suivante :

Prendre 1 kg de viande de porc assez grasse, 250 gr. de poitrine de porc fumée, saler, ajouter des oignons et faire cuire. Lorsque l'eau bout ajouter deux ou trois betteraves rouges crues, épluchées et coupées en petits morceaux, une demi-tête de chou coupée en lamelles, du persil, un peu de céleri, un peu de carottes et une feuille de laurier. Lorsque l'eau bout à nouveau et que les légumes commencent à mollir, ajouter un peu de pommes de

terre. Faire cuire à part dans du beurre 6 tomates, les passer soigneusement et les ajouter au borchtch. Agrémenter enfin par une sauce : une cuillerée de beurre dans laquelle on fait frire un peu d'oignon haché très fin en y ajoutant un peu de farine. Lorsque cette sauce est prête, la retirer du feu et verser dessus un peu d'eau froide en mélangeant énergiquement afin d'éviter la formation de grumeaux. Verser cette sauce dans le borchtch et faire bouillir le tout encore une bonne fois. On peut également, selon les goûts, ajouter un peu d'ail haché. En servant le borchtch, offrir également de la crème.

†

Cependant, pour Noël, on doit manger « maigre », c'est pourquoi à cette occasion on prépare le borchtch différemment :

Prendre 3 ou 4 betteraves rouges crues et fraîches, éplucher et couper en quatre morceaux. Ajouter 2 oignons, du persil ou un morceau de céleri, 2 carottes, une demi-tête de chou cru, verser de l'eau et faire cuire. Faire cuire à part dans du beurre 4 tomates, passer à travers la passoire, les ajouter à la soupe. Faire cuire également à part 100 gr. de champignons. L'eau de cuisson des champignons sera rajoutée au borchtch au dernier moment, tandis que les champignons eux-mêmes, coupés en petits morceaux, pourront servir à confectionner des genres de raviolis que l'on servira en même temps que le borchtch, mais présentés séparément. Lorsque la soupe est bien cuite, ajouter une betterave rouge, épluchée et crue, que l'on aura coupée en petits morceaux : la soupe prend alors une couleur rouge. On peut ajouter également si l'on veut un peu de jus de citron et un peu de sucre. Vérifier que le tout est suffisamment salé. Le borchtch doit cuire à feu doux, il vaut mieux le laisser bouillir assez longtemps très doucement.

Pour faire les genres de raviolis qui accompagnent le borchtch, couper finement les champignons cuits, ajouter de la pomme de terre rapée. Faire cuire dans du beurre des oignons hachés, en ajoutant les champignons afin d'éviter que le tout noircisse. Ajouter sel et poivre et confectionner des petits « varenikés » que l'on fera cuire à part et que l'on posera sur les assiettes avant de servir la soupe.

Le borchtch maigre de Galicie se prépare par contre de la façon suivante :

Couper en petits morceaux des betteraves rouges (crues), des carottes, des oignons, ajouter un peu de fenouilh, de chou, et quelques grains de poivre. Mettre dans l'eau, saler et faire cuire.

Faire cuire à part des champignons séchés. Lorsque les betteraves du borchtch ont ramolli, les retirer de la casserole et verser l'eau dans laquelle ont cuit les champignons, ajouter du beurre et un peu de farine. Ajouter une pincée de sucre, un soupçon d'ail haché et un peu de ferment de betterave. Lorsque l'eau bout, passer dans une passoire.

Accompagner le borchtch de varenikés aux champignons, ou de betteraves cuites coupées en fines lamelles.

†

En dehors du borchtch maigre, un des plats traditionnels de Noël est la « Koufia », dont voici la recette :

Mettre dans l'eau 500 gr. de grains de blé et faire cuire à feux doux comme du riz. Ne pas saler. Une fois que le blé est cuit et refroidi y ajouter l'accompagnement :

— 250 gr. de graines de pavot (« mak »), que l'on aura aupa-

ravant versé dans une casserole d'eau bouillante couverte afin qu'il cuise à la vapeur, et que l'on aura laissé complètement refroidir.

Une fois que le « mak » est bien refroidi, le passer plusieurs fois dans une moulinette, y ajouter deux bonnes cuillerées de miel que l'on aura fait fondre sur un feu doux de façon à le réchauffer légèrement ; le mélanger aux grains de pavot, puis aux grains de blé. Ajouter ensuite 100 gr. de noix décortiquées coupées en morceaux et 100 gr. de raisins secs. Si l'on veut, on peut ajouter également des figues et des dattes coupées en morceaux, et du sucre en poudre.

LA TABLE DE NOEL

Couvrir la table avec du foin, et poser dessus une nappe blanche. Au centre de la table, le traditionnel pain tressé dans lequel on fera tenir une ou deux bougies blanches. A côté du pain, placer le plat dans lequel se trouve la koutia et sur une assiette, placer des petits morceaux de pain béni, recouverts de miel. A chaque coin de la table, mettre une gousse d'ail.

Une place à table doit être inoccupée. Sur chaque assiette, on pose une cuillerée de koutia, un morceau de pain tressé et une petite bougie.

On peut décorer la table avec des boules ou guirlandes, mais lorsque le repas terminé on retire les assiettes, ces décorations restent sur la table tout le temps que durent les fêtes.



HISTOIRE DE CALENDRIERS...

6 janvier : Noël en Ukraine et dans bien d'autres pays d'Europe Orientale, dont la religion dominante est notamment l'orthodoxie. Pourquoi ce décalage ? C'est que le calendrier Julien, le premier qui fut adopté par les chrétiens, était le calendrier d'une année plus longue d'une minute et quart que l'année solaire réelle, ce qui donne une journée de retard tous les 128 ans ! Si bien qu'au bout de quelques siècles les hommes se trouvèrent nettement en retard par rapport au cours réel du temps, et que, pour remédier à cela, le pape Grégoire XIII décida le 24-XI-1581 que le 5-X-82 porterait la date du 15-X-82.

Mais cette réforme ne fut pas appliquée dans certains pays d'Europe Orientale, dont l'Ukraine, c'est pourquoi il existe aujourd'hui deux calendriers : le calendrier Julien primitif et le calendrier Grégorien réformé, en usage en France, Angleterre, Allemagne, Amérique, etc... et que le Noël ukrainien « tombe » 14 jours plus tard que le Noël français.

LA NUIT DE NOËL

La veille de Noël, au village de Dikenka, le diable a volé la lune. Il sait très bien que ce soir-là, tous les notables du village sont invités chez le sacristain pour manger la « koutia », et outre la « koutia », il y aura sûrement de l'eau de vie, de la vodka et toutes sortes de victuailles. L'un des invités est le riche cosaque Tchoub, dont la fille, une beauté sans pareille resterait à la maison et recevrait certainement la visite de son amoureux, le forgeron Vakoula. Or, le diable veut se venger de Vakoula qui a peint les icônes de l'église. C'est pourquoi il a volé la lune, pensant que Tchoub ne s'aventurerait pas chez le sacristain par une nuit noire et qu'il resterait donc à la maison, ce qui empêcherait Vakoula d'y venir pour faire la cour à sa fille.

— Alors compère, tu n'as pas encore été dans la nouvelle chaumière du sacristain ? disait Tchoub en sortant de sa « khata »*, à un grand cosaque sec, vêtu d'une courte pelisse, qui portait une barbe hirsute, laissant bien voir que le bout de faux qui sert de rasoir à nos paysans n'y avait plus touché depuis plus de deux semaines — c'est qu'il va y avoir là de quoi lamper ! — poursuivait Tchoub, le visage illuminé d'un large sourire. — Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard !

A ces mots, Tchoub rajusta la ceinture qui serrait sa pelisse, enfonça son bonnet plus profondément sur sa tête, saisit son fouet — terreur et plaie des chiens importuns, mais levant les yeux, il s'arrêta net...

— Que diable ! Regarde, mais regarde donc, Panass !

— Qu'est-ce que c'est ? — Mais il n'y a plus de lune !

— Peste ! c'est vrai qu'il n'y a plus de lune !

— C'est justement ce que je dis ! prononça Tchoub quelque peu agacé de l'imperturbable indifférence de son compère. Il faut croire que cela ne te fait ni chaud ni froid !

— Mais que veux-tu que j'y fasse ?

— Il a fallu qu'un diable s'en mêle — Quelle canaille ! — Vraiment c'est comme un fait exprès... Et moi qui ait encore regardé par la fenêtre de ma chaumière : cette nuit, c'était tout pure merveille ! la neige scintillait sous la lune ; on voyait tout comme en plein jour. Je n'ai eu que le temps de franchir mon seuil, et voilà qu'il fait une obscurité à se crever les yeux. Qu'il aille se casser les dents sur une galette de sarrasin !

Tchoub bougonna longtemps encore, proférant des imprécations tandis que, en son for intérieur, il se demandait ce qu'il lui fallait décider. Il mourait d'envie d'aller chez le sacristain, et déjà son imagination lui peignait, posée sur la table, l'caudévic aux épices et aux fruits ; mais l'obscurité de cette nuit lui rappelait la paresse, si chère au cœur de tout cosaque. Qu'il

* Maison.

BULLETIN FRANCO - UKRAINIEN

N° 13 — Décembre 1962

publié par « Les Jeunes Amis de l'Ukraine »

Rédaction - Administration : 3, rue du Sabot, Paris-6^e, - Tél. LITré 09 05

Directeur : Catherine Lazowinsky

Secrétaire de Rédaction : Kalena Uhryn

Collaborateur : Sacha Genot

Le Bulletin Franco-Ukrainien présente ses meilleurs vœux à tous ses lecteurs et leur souhaite une bonne année.

Le Bureau des Jeunes Amis de l'Ukraine envoie ses vœux les plus sincères à tous ses clubs et à tous ses membres, à tous les jeunes Ukrainiens du monde entier et surtout à ses amis les jeunes d'Ukraine qu'il n'oublie pas.

Prix d'un numéro 1,50 NF.
Abonnement un an (4 numéros) 5,00 NF.
Abonnement de soutien 10,00 NF.
à verser au P.I.U.F., 3, rue du Sabot, Paris-6^e - C.C.P. : Paris 2069-78

Marquez chaque fois sur le talon du mandat à quoi correspond la somme envoyée.

NOEL 1962

Les jours de l'année en file bien ordonnée, immuablement ordonnée, nous entraînent sans retour. Noël ?... C'était hier et c'est déjà aujourd'hui !

On fermera ses portes sur la veillée traditionnelle : il y aura le sapin et les « koliadkés », chantés et rechantés, réappris chaque année lorsque le froid revient et promet Noël.

Ce jour-là, les enfants, dans tous les pays du monde, à cause de l'Enfant-Dieu sont plus heureux et plus choyés... et nous, les grands, comme si le bonheur des petits était réellement absolu, nous nous prenons à évoquer notre enfance. A table, les vieux Ukrainiens disent : « chez nous, à Noël... », évoquant la fête de leur enfance, tandis que les jeunes écoutent...

Et maintenant ?... Maintenant le siècle avance très vite et nos vies s'emplissent de données bien moins romantiques : il ne faut surtout pas se mettre en retard sur l'actualité ; il faut apprendre, connaître, participer, vivre.

La petite place sentimentale réservée au fond de l'âme aux images de notre enfance, s'illumine parfois pourtant, comme ce soir, parce que c'est Noël.

Elle est si différente des multiples problèmes qui nous assaillent, qu'elle ne pourra sans doute jamais disparaître tout à fait. Mais, hélas, pas plus que la page d'écriture de nos mains de cinq ans, elle ne servira à éclairer le monde, à porter témoignage.

Et pourtant ? Pourtant notre origine pose au monde entier un problème crucial : aux quatre coins du globe on opte pour la solution philosophique et politique idéaliste, ou matérialiste.

En 1962, tous, de l'ouvrier au ministre, doivent choisir. Notre patrie appartient à l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques : nos parents, nos amis, ont eu à choisir avant le reste du monde. Le réseau qu'ils créent autour de nous est une documentation que bien des Français nous envient.

Leurs arguments, leur expérience, leur histoire sont des

preuves : demain, chaque jour, dans les discussions quotidiennes, nous aurons besoin de cette documentation.

En France, le monde culturel ukrainien compte des hommes de haute valeur, infiniment proches de la jeunesse, car ils ont joué les pages essentielles de leur vie lorsqu'ils avaient notre âge, en Ukraine, et que, Dieu merci, ils savent en vibrer encore. Certains d'entre eux acceptent même de collaborer à notre Bulletin, et en ce soir de Noël, la jeunesse ukrainienne leur adresse ses remerciements et ses vœux pour que longtemps encore ils complètent en nos âmes les traditions que nous ont données nos parents et qu'ils nous donnent la possibilité de nous engager sans peur nous aussi dans l'actualité politique actuelle.

OLGA REPEYLO.



COUTUMES DE NOEL

La veillée de Noël

Veille de Noël en Ukraine... c'est encore l'aube et chaque village semble dormir sous son manteau de neige, pourtant, dans chaque maison, déjà chacun s'affaire...

De l'aube jusqu'au soir, sans prendre aucune espèce de nourriture, chacun, sauf les petits enfants, travaille en s'efforçant, en ce jour béni, d'éviter toute querelle.

Tandis que les hommes nettoient et mettent en ordre la maison et ses dépendances, les femmes elles, s'occupent à préparer les douze plats traditionnels du repas (borchtch, petits-pois, fèves, haricots, choux, poisson, « varenikés », pommes de terre, « holoubisis », champignons, « koutfia » et pâtisseries, le tout, bien entendu, maigre).

Puis lorsque le jour commence à baisser, le maître de maison apporte dans la salle à manger le « didouch », gerbe de seigle, et avant de la placer sous les icônes dit en saluant tout le monde : « Je vous souhaite bonheur et santé en cette journée de fête, puissiez-vous la passer dans le bonheur et la santé, ainsi que les suivantes, de cent années en cent années, tant que Dieu nous prêtera vie ».

Mais l'on ne se met pas encore à table... on attend qu'apparaisse au ciel la première étoile... on la guette par la fenêtre, les enfants surtout ; lorsqu'enfin elle s'allume, annonçant le grand miracle : la naissance du fils de Dieu, le maître de maison annonce alors solennellement que la fête peut commencer. Puis il s'approche de la table déjà servie, et mettant dans un récipient une cuillerée de chacun des plats, il s'en va l'offrir au bétail et en fait goûter à chaque animal. En ce jour à minuit, chaque animal parlera avec Dieu, et c'est un grand péché de négliger ou de battre n'importe lequel d'entre eux. Pendant ce temps, la maîtresse de maison donne de la « koutia » aux volailles.

Ceci étant fait, on s'approche de la table, où un couvert supplémentaire a été mis, le maître dit alors une prière, et le repas commence, généralement par la « koutia » ; mais avant de donner une cuiller de « koutia » à chacun, le maître aura dû en lancer une cuillerée au plafond « pour que les anges sautent, comme saute ce blé », une autre « pour que les veaux mugissent » et une troisième « pour que les abeilles se multiplient ».

Plusieurs coutumes et croyances sont liées à ce repas de veille de Noël, et pour illustration, on peut citer par exemple qu'il est de bon ton de parler peu ; qu'il ne faut pas se lever de table ; qu'il ne faut pas boire d'eau (si un petit garçon en réclame, le père lui répond : « Ne bois pas d'eau car tu es fils de cosaque, quand tu seras grand, tu iras à la guerre, tu iras conquérir la gloire, tu auras toutes sortes d'aventures, tu auras soif. Si tu sais résister aujourd'hui, alors plus tard, aucune bataille ne te fera peur ») ; que si le fils éternue, le père lui offre en cadeau un poulain, car c'est signe que l'enfant deviendra un cosaque ; que si par contre, la fille éternue, le père lui donne un veau, car c'est signe qu'elle se mariera dans l'année.

On ne trouvait pas autrefois d'arbre de Noël dans nos villages, et cette coutume, importée d'occident, est relativement nouvelle.

Après le repas, viennent les amusements et les jeux traditionnels...

Les « Koliadés »

Les « Koliadés » sont des chants de Noël que les enfants surtout, vont chanter de maison en maison, sous les fenêtres, ou bien dans les maisons mêmes après avoir demandé l'autorisation du chef de famille, en échange de quoi on leur donne des gâteaux, des noix, des piécettes de monnaie...

Souvent les tout petits enfants ne veulent pas rester à la maison, mais désirent suivre leurs aînés dans leur joyeuse tournée. A leur usage, la coutume a créé des chants de Noël enfantins dont voici un exemple :

Un jeune veau courut du pré
Jusqu'à la porte du grand-père.
Grand-père, je vais vous chanter les « koliadés »,
Et vous donnez-moi un gâteau.
Si vous ne m'en donnez pas

ferait bon à présent de rester couché sur son poêle, les jambes repliées sous lui, de fumer bien tranquillement sa pipe et d'entendre, à travers une exquise somnolence, les « koliaadkés »* et les chansons des joyeux gars et des jeunes filles qui passeraient en bande sous sa fenêtre ! Sans aucun doute, c'est cette dernière alternative qu'il aurait choisi s'il avait été seul ; mais il réfléchit qu'à deux ce n'est pas si effrayant de marcher dans la nuit noire. Et puis, Tchoub ne voulait tout de même pas passer pour un poltron ou un paresseux aux yeux de son compagnon. Quand il eut fini d'égrener le chapelet des jurons dont il disposait, il se tourna de nouveau vers son compagnon :

— Alors, compère, il n'y a décidément pas de lune ?

— Eh non !

— C'est drôle ma parole ! donne-moi donc une prise, tu as un fameux tabac, compère !

— Allons, bon, restons à la maison, dit le compère qui avait déjà la main sur la poignée de la porte.

Si le compère n'avait pas prononcé ces mots, il est certain que Tchoub aurait décidé de rester ; mais maintenant, quelque chose le poussait à faire tout le contraire de ce qu'on lui disait.

— Non, compère, allons-y ! Il n'y a pas, il faut y aller. Le compère se gratta les épaules avec le manche de son fouet, et nos deux hommes se mirent en route.

Ainsi, Oksanna, la jolie fille de Tchoub, resta donc seule à la maison. Elle n'avait pas encore ses dix-sept ans, et pourtant tous les jeunes gens étaient d'accord pour dire que jamais on n'avait vu une si belle fille au village, et que jamais on n'en verrait de pareille à l'avenir. Oksanna, qui savait tout ce qu'on disait d'elle, était capricieuse comme toute vraie beauté, c'est pourquoi les jeunes gens qui couraient après elle, finissaient par l'abandonner. Seul le forgeron Vakoula s'entêtait, bien qu'Oksanna ne lui ait jamais réservé un meilleur accueil qu'à ses rivaux.

Après le départ de son père, Oksanna se mit à se parer et à minauder devant un petit miroir d'étain :

« Qu'est-ce qui leur a prit aux gens d'aller proclamer que je suis jolie ? Serait-ce que mes yeux et mes sourcils noirs soient si beaux qu'ils n'ont pas leur pareil au monde ? Que peut-il y avoir de joli dans mon nez retroussé ? Et mes tresses ! Elles sont à faire peur le soir — elles s'enroulent et s'entortillent autour de ma tête comme de longs serpents. Je vois bien maintenant que je ne suis pas jolie du tout ! Puis, reculant un peu le miroir, elle s'écria : — Oh ! mais si, je suis jolie ! Et comment ! C'est merveilleux ! Que je rendrai heureux celui dont je serai la femme ! Que mon mari sera rempli d'admiration devant moi ! Il m'embrassera tant que j'en mourrai ! »

* Chants de Noël.

Elle sourit et aperçut le forgeron qui était entré sans bruit dans la pièce et la regardait, éperdu d'admiration. Il commença à lui faire sa cour, mais à ce moment, une voix rude résonna à la porte et cria : « ouvre-moi ».

— Attends, je vais ouvrir moi-même dit le forgeron. Et il se dirigea vers la porte avec la ferme intention de casser les reins, de dépit, au premier concurrent qui se présenterait.

Et pourtant ce n'était pas un concurrent. C'était Tchoub en personne qui rentrait chez lui.

En effet, Tchoub et son compère après avoir fait quelques pas dans la nuit s'égarèrent.

Le diable qui les avait vus malgré la nuit se préparer malgré tout à aller chez le sacristain, fit souffler autour d'eux une violente tempête de neige. Les deux hommes décidèrent alors de retrouver la route, chacun de son côté. Mais le cosaque, marchant de long en large, finit par tomber sur le cabaret, où il décida d'entrer sans plus se soucier de Tchoub, et Tchoub, à force d'errer de son côté, finit par se retrouver devant la porte de sa propre chaumière.

Il commença à cogner à la porte tout en criant à sa fille de lui ouvrir.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? cria d'une voix rude le forgeron qui s'était avancé jusqu'au seuil.

Reconnaissant la voix du forgeron, Tchoub recula quelque peu. « Eh, mais non, ce n'est pas ma chaumière à moi ! » se disait-il : « Il n'y aurait aucune chance d'y rencontrer le forgeron. Mais, à la bien considérer, ce n'est pas non plus la chaumière du forgeron. Alors, à qui pourrait-elle bien être cette chaumière ? Ah ! mais bien sûr ! c'est celle de Levtschenko. Il n'y a que sa chaumière à lui qui ressemble à la mienne. J'avais bien trouvé aussi que j'étais vite arrivé chez moi. Cependant Levtschenko se trouve en ce moment chez le sacristain. ça je le sais pertinemment. Alors, pourquoi le forgeron ? — Hé-hé-hé ! C'est donc qu'il va chez la jeune femme de Levtschenko ! Pas mal !... Maintenant, j'ai tout compris ».

— Qui es-tu et qu'est-ce qui te prend de traîner devant la porte des gens ? dit le forgeron s'étant approché.

« Non, je ne vais pas lui dire qui je suis, pensa Tchoub : il serait capable de me donner une râclée, ce maudit avorton ! » Et, changeant de voix, il répondit :

— C'est moi, brave homme. Je suis venu chanter des Koliadkés sous vos fenêtres pour vous amuser.

— Va-t-en au diable avec tes « koliadkis » ! cria Vakoula furieux. Alors, qu'as-tu à rester planté là ? Tu entends ? Fiche-moi le camp, et plus vite que ça !

Tchoub avait formé lui-même le projet raisonnable de se retirer mais il trouvait dépitant d'avoir à obéir aux injonctions du forgeron.

— Mais qu'est-ce qui te prend, vraiment, de crier ainsi ? prononça-t-il de la même voix déguisée. Je te dis que je veux aller chanter les Noël's, un point c'est tout.

— Hé, mais je vois que de simples paroles ne suffiront pas pour te faire taire ! Ces mots n'étaient pas prononcés que Tchoub sentit sur l'épaule un coup qui lui fit bien mal.

— Mais dis-moi, c'est que tu commences déjà à cogner ! dit-il en se reculant un peu.

— File, file ! vociférait le forgeron, ayant gratifié Tchoub d'un second coup.

— Mais qu'est-ce qui te prends ? dit Tchoub d'un ton qui exprimait à la fois la douleur, le dépit et la timidité ? Je vois que tu es vraiment d'humeur batailleuse, et tu fais mal avec tout ça !

— File, cria encore le forgeron, et il claqua la porte.

Ainsi, Tchoub se retrouve seul dans la rue... vexé, et le dos endolori. Il décide alors de se rendre chez Solokha, la mère du forgeron, qui doit se trouver seule à la maison puisque son fils est ailleurs. Solokha est une maîtresse femme, une vraie beauté, à qui tous nos cosaques ne manquent pas de rendre visite à chaque occasion, ou même sans occasion. Malgré ses quarante ans, elle sait tous les charmer et connaît l'art de se comporter avec eux : en effet, pas un seul de ses soupirants ne se doute qu'il a un rival. Ne dit-on pas en outre que Solokha est une sorcière ? Cette nuit-là, après s'être promenée au milieu des étoiles, elle rencontra là-haut le diable, qui entreprit de lui faire une cour assidue. Le froid étant très vif au dehors, Solokha, suivie du diable, après une longue glissade dans les airs, s'engouffra dans la cheminée de sa maison après s'être assurée que son fils Vakoula n'y était pas. Dans la pièce, il n'y avait que quelques sacs qui traînaient par terre : « C'est Vakoula qui les a apportés, il n'aura qu'à les enlever lui-même », pensa Solokha. Mais la lune, qui se trouvait dans la poche du diable, réussit à s'échapper et monta droit au ciel. Alors tout s'éclaira. Des troupes de garçons et de filles apparurent, portant des sacs, qui allaient pour chanter les Noël's. Ils font irruption dans la « khata » d'Oksanna qui, heureuse, se met à jaser avec l'un et avec l'autre. Le forgeron regarde d'un œil dépité toute cette compagnie, il pense qu'Oksanna se moque de lui et ne l'aime pas. Au milieu des plaisanteries qui fusent de toutes parts, Oksanna déclare : « Si le forgeron m'apporte les escarpins que met aux pieds la tzarine, je jure que je l'épouserai sur l'heure ». Et alors que toute la joyeuse bande entraîne Oksanna au-dehors, le forgeron, amer, et n'ayant pas le cœur de prendre part aux réjouissances, s'en va seul dans les rues...

Cependant, le diable faisait la cour à Solokha, et pas pour rire...

Mais tout à coup on entendit frapper à la porte et l'on perçut la voix de l'homme costaud qu'était le maire. Solokha courut ouvrir la porte, tandis que le diable agile se faufilait dans l'un des sacs qui traînaient par terre.

Après avoir secoué la neige de son chapeau et bu le verre de vodka que lui offrit Solokha, le maire raconta qu'il n'était

pas allé chez le sacristain à cause de la tourmente qui s'était levée, et que, voyant de la lumière aux fenêtres de Solokha, il était venu, dans l'intention de passer la soirée avec elle.

Il n'eut que le temps de dire tout cela quand on entendit à la porte des coups et la voix du sacristain.

— Cache-moi quelque part souffla le maire, je ne voudrais pas rencontrer le sacristain en ce moment.

Après avoir longuement réfléchi où elle pourrait cacher un visiteur de cette corpulence, Solokha finit par choisir le plus grand des sacs, qui contenait du charbon. Ce charbon, elle le vida dans un cuveau, et le gros maire grimpa dans le sac, avec ses moustaches, sa tête et son chapeau.

Le sacristain entra, soupirant d'aise et se frottant les mains. Il raconta que personne n'était venu chez lui et dit son contentement de ce qu'une occasion lui fût ainsi offerte de se donner un peu de bon temps chez elle ; il ajouta qu'il n'avait pas craint la tempête de neige pour venir.

Le sacristain commença à faire sa cour à Solokha, lorsque l'on entendit cogner à la porte, et l'on distingua la voix du cosaque Tchoub.

— Mon Dieu, mon Dieu ! Un étranger ! cria le sacristain épouvanté. Qu'est-ce qui va arriver si l'on découvre ici, maintenant, une personne de ma condition ? Le père Kondrat ne manquera pas de le savoir...

Mais en réalité, les craintes du sacristain étaient d'une autre nature : il redoutait bien plus que sa terrible moitié ne fut mise au courant de son escapade.

— Au nom du Ciel, vertueuse Solokha ! dit-il, tremblant de tous ses membres, votre bonté, ainsi qu'il est dit dans l'Évangile selon Saint-Luc, chapitre trei... trei... On frappe ! Je le jure, on frappe ! Malheur, cachez-moi quelque part !

Solokha versa dans le cuveau le charbon que contenait l'autre sac, et le sacristain, qui n'était guère corpulent, put s'y glisser et se blottir tout au fond, de manière qu'on aurait pu mettre encore par-dessus la moitié d'un sac de charbon.

— Bonjour, Solokha, dit Tchoub en entrant dans la chambre. Tu ne m'attendais peut-être pas ?... Peut-être que je suis importun ? poursuivit Tchoub, prenant un air content et entendu, qui faisait pressentir que sa cervelle obtuse peinait à l'élaboration de quelque plaisanterie mordante et compliquée. Peut-être vous amusez-vous ici avec quelqu'un ! Tu as peut-être déjà caché quelqu'un, hein ? Et ravi de cette remarque, Tchoub éclata de rire, triomphant intérieurement à la pensée que lui seul était dans les bonnes grâces de la dame.

— Eh bien, Solokha, verse-moi à boire, à présent. Mon gosier doit être tout gelé à cause de ce maudit froid. Une fameuse

— Mais qu'est-ce qui te prend, vraiment, de crier ainsi ? prononça-t-il de la même voix déguisée. Je te dis que je veux aller chanter les Noël's, un point c'est tout.

— Hé, mais je vois que de simples paroles ne suffiront pas pour te faire taire ! Ces mots n'étaient pas prononcés que Tchoub sentit sur l'épaule un coup qui lui fit bien mal.

— Mais dis-moi, c'est que tu commences déjà à cogner ! dit-il en se reculant un peu.

— File, file ! vociférait le forgeron, ayant gratifié Tchoub d'un second coup.

— Mais qu'est-ce qui te prends ? dit Tchoub d'un ton qui exprimait à la fois la douleur, le dépit et la timidité ? Je vois que tu es vraiment d'humeur batailleuse, et tu fais mal avec tout ça !

— File, cria encore le forgeron, et il claqua la porte.

Ainsi, Tchoub se retrouve seul dans la rue... vexé, et le dos endolori. Il décide alors de se rendre chez Solokha, la mère du forgeron, qui doit se trouver seule à la maison puisque son fils est ailleurs. Solokha est une maîtresse femme, une vraie beauté, à qui tous nos cosaques ne manquent pas de rendre visite à chaque occasion, ou même sans occasion. Malgré ses quarante ans, elle sait tous les charmer et connaît l'art de se comporter avec eux : en effet, pas un seul de ses soupirants ne se doute qu'il a un rival. Ne dit-on pas en outre que Solokha est une sorcière ? Cette nuit-là, après s'être promenée au milieu des étoiles, elle rencontra là-haut le diable, qui entreprit de lui faire une cour assidue. Le froid étant très vif au dehors, Solokha, suivie du diable, après une longue glissade dans les airs, s'engouffra dans la cheminée de sa maison après s'être assurée que son fils Vakoula n'y était pas. Dans la pièce, il n'y avait que quelques sacs qui traînaient par terre : « C'est Vakoula qui les a apportés, il n'aura qu'à les enlever lui-même », pensa Solokha. Mais la lune, qui se trouvait dans la poche du diable, réussit à s'échapper et monta droit au ciel. Alors tout s'éclaira. Des troupes de garçons et de filles apparurent, portant des sacs, qui allaient pour chanter les Noël's. Ils font irruption dans la « khata » d'Oksanna qui, heureuse, se met à jaser avec l'un et avec l'autre. Le forgeron regarde d'un œil dépité toute cette compagnie, il pense qu'Oksanna se moque de lui et ne l'aime pas. Au milieu des plaisanteries qui fusent de toutes parts, Oksanna déclare : « Si le forgeron m'apporte les escarpins que met aux pieds la tzarine, je jure que je l'épouserai sur l'heure ». Et alors que toute la joyeuse bande entraîne Oksanna au-dehors, le forgeron, amer, et n'ayant pas le cœur de prendre part aux réjouissances, s'en va seul dans les rues...

Cependant, le diable faisait la cour à Solokha, et pas pour rire...

Mais tout à coup on entendit frapper à la porte et l'on perçut la voix de l'homme costaud qu'était le maire. Solokha courut ouvrir la porte, tandis que le diable agile se faufilait dans l'un des sacs qui traînaient par terre.

Après avoir secoué la neige de son chapeau et bu le verre de vodka que lui offrit Solokha, le maire raconta qu'il n'était

pas allé chez le sacristain à cause de la tourmente qui s'était levée, et que, voyant de la lumière aux fenêtres de Solokha, il était venu, dans l'intention de passer la soirée avec elle.

Il n'eut que le temps de dire tout cela quand on entendit à la porte des coups et la voix du sacristain.

— Cache-moi quelque part souffla le maire, je ne voudrais pas rencontrer le sacristain en ce moment.

Après avoir longuement réfléchi où elle pourrait cacher un visiteur de cette corpulence, Solokha finit par choisir le plus grand des sacs, qui contenait du charbon. Ce charbon, elle le vida dans un cuveau, et le gros maire grimpa dans le sac, avec ses moustaches, sa tête et son chapeau.

Le sacristain entra, soupirant d'aise et se frottant les mains. Il raconta que personne n'était venu chez lui et dit son contentement de ce qu'une occasion lui fût ainsi offerte de se donner un peu de bon temps chez elle ; il ajouta qu'il n'avait pas craint la tempête de neige pour venir.

Le sacristain commença à faire sa cour à Solokha, lorsque l'on entendit cogner à la porte, et l'on distingua la voix du cosaque Tchoub.

— Mon Dieu, mon Dieu ! Un étranger ! cria le sacristain épouvanté. Qu'est-ce qui va arriver si l'on découvre ici, maintenant, une personne de ma condition ? Le père Kondrat ne manquera pas de le savoir...

Mais en réalité, les craintes du sacristain étaient d'une autre nature : il redoutait bien plus que sa terrible moitié ne fut mise au courant de son escapade.

— Au nom du Ciel, vertueuse Solokha ! dit-il, tremblant de tous ses membres, votre bonté, ainsi qu'il est dit dans l'Évangile selon Saint-Luc, chapitre trei... trei... On frappe ! Je le jure, on frappe ! Malheur, cachez-moi quelque part !

Solokha versa dans le cuveau le charbon que contenait l'autre sac, et le sacristain, qui n'était guère corpulent, put s'y glisser et se blottir tout au fond, de manière qu'on aurait pu mettre encore par-dessus la moitié d'un sac de charbon.

— Bonjour, Solokha, dit Tchoub en entrant dans la chambre. Tu ne m'attendais peut-être pas ?... Peut-être que je suis importun ? poursuivit Tchoub, prenant un air content et entendu, qui faisait pressentir que sa cervelle obtuse peinait à l'élaboration de quelque plaisanterie mordante et compliquée. Peut-être vous amusez-vous ici avec quelqu'un ! Tu as peut-être déjà caché quelqu'un, hein ? Et ravi de cette remarque, Tchoub éclata de rire, triomphant intérieurement à la pensée que lui seul était dans les bonnes grâces de la dame.

— Eh bien, Solokha, verse-moi à boire, à présent. Mon gosier doit être tout gelé à cause de ce maudit froid. Une fameuse

temps. Mais il y avait déjà dix ans, ou peut-être quinze qu'il vivait à Dikanka. Il commença par mener la vie d'un vrai Zaporogue : il ne faisait rien, passait les trois quarts de la journée à dormir, mangeait comme six faucheurs à la fois, et vidait d'un seul coup un seau d'eau-de-vie presque entier ; d'ailleurs, tout cela trouvait où se caser, car Patsiouk, bien qu'il ne fût pas grand, avait en largeur des dimensions respectables. De plus, les pantalons qu'il avait coutume de porter étaient si amples, que, de quelque longueur que pût être son pas, on n'apercevait pas le moins du monde ses pieds, et il semblait, quand il marchait, que c'était une cuve à distiller qui déambulait dans la rue. Fort peu de semaines après son arrivée au village, tout le monde savait que c'était un guérisseur... Pourtant, depuis quelque temps, on l'apercevait rarement hors de chez lui. Peut-être en raison de sa paresse, ou peut-être par le fait que d'année en année, le passage à travers la porte lui devenait de plus en plus laborieux. Si bien que les villageois devaient aller chez lui lorsqu'ils avaient quelque chose à lui demander.

Le forgeron ouvrit la porte, non sans crainte, et il aperçut Patsiouk assis par terre, à la turque, devant un petit cuveau renversé sur lequel était placé une écuelle pleine de boulettes de pâte. Cette écuelle, comme par exprès, se trouvait exactement à la hauteur de sa bouche. Sans bouger même le petit doigt, Patsiouk, la tête légèrement penchée vers l'écuelle, buvait la sauce, saisissant de temps à autre une boulette entre ses dents.

« Non, celui-ci, se dit Vakoula, est encore plus paresseux que Tchoub : lui, au moins, il emploie une cuiller pour manger, tandis que Patsiouk ne veut même pas lever le bras ».

Il faut croire que Patsiouk était très occupé par ses boulettes, car il semblait ne pas avoir remarqué du tout l'entrée du forgeron, qui lui fit un salut bien bas dès qu'il eut franchi le seuil.

— Je suis venu chez ta grâce, Patsiouk ! dit Vakoula en faisant un nouveau salut.

Le gros bonhomme leva la tête et se remit à manger ses boulettes.

— On raconte que — soit dit sans l'offenser... prononça le forgeron en s'armant de tout son courage, — je ne le répète pas pour te blesser en aucune manière — mais on raconte que tu es parent du diable.

Ayant dit ces mots, Vakoula s'alarma, pensant qu'il avait tout de même été trop franc et qu'il aurait pu user de termes moins violents. S'attendant à ce que Patsiouk, saisissant le cuveau et l'écuelle qui était dessus, les lui envoyât à la tête, il se voila la face de sa manche, pour que la sauce chaude des boulettes ne lui éclaboussât pas le visage.

Mais Patsiouk jeta sur lui un rapide coup d'œil et se remit à manger.

Enhardi par ce début, le forgeron résolut de continuer :

— Je suis venu chez toi, Patsiouk. Que Dieu t'accorde tout ce que tu peux désirer, toutes sortes de biens, du pain en proportion ! (le forgeron savait parfois glisser un mot à la mode dans son discours : il l'avait appris à Poltava, alors qu'il était allé peindre la palissade du centurier). Il ne me reste plus qu'à périr, pauvre malheureux que je suis ! Il n'y a rien au monde qui puisse m'aider. Advienne que pourra ! J'en suis réduit à demander l'aide du diable lui-même. Alors, Patsiouk, dit-il, voyant que l'autre persistait à se taire, qu'est-ce qu'il me faut faire ?

— Puisque tu as besoin du diable, tu n'as qu'à aller au diable ! répondit Patsiouk, sans lever les yeux sur son interlocuteur et continuant à faire disparaître ses boulettes.

— C'est justement pourquoi je suis venu chez toi, répondit le forgeron, lui faisant un nouveau salut, je suppose que si ce n'est toi, personne d'autre ne saurait dire où il habite.

Patsiouk resta silencieux, finissant son plat de boulettes.

— Fais-moi cette grâce, brave homme, insistait le forgeron, ne me refuse pas ! S'il te faut de la viande de porc, des saucisses, ou peut-être de la toile, ou du millet, ou n'importe quoi dont tu pourrais avoir besoin... je ferai comme il se doit entre honnêtes gens... je ne serai pas chiche... Dis-moi au moins, comment je pourrais trouver le chemin qui mène chez lui ?

— Celui qui tient le diable sur ses épaules n'a pas besoin d'aller bien loin, prononça Patsiouk avec indifférence et sans changer de position.

Vakoula le regarda fixement, comme s'il avait pu lire l'explication de ces paroles sur le front du bonhomme. « Qu'est-ce qu'il veut dire ? » semblait interroger la physionomie du forgeron, tandis que sa bouche entr'ouverte se préparait à engloutir, tel un beignet, le premier mot qui sortirait de la bouche de Patsiouk.

Mais ce dernier se taisait.

A ce moment, Vakoula constata qu'il n'y avait plus devant le Ventre ni cuveau, ni plat de boulettes : à leur place il vit par terre deux écuelles de bois : l'une était pleine de petits pâtés au fromage blanc, tandis que l'autre contenait de la crème aigre. Ses pensées et ses regards se concentrèrent involontairement sur ces mets : « Voyons, pensait-il, comment Patsiouk va s'y prendre pour manger les pâtés de fromage blanc ? Il ne voudra certainement pas se pencher pour les aspirer comme il l'a fait pour les boulettes : ce n'est d'ailleurs guère possible : il faut commencer par tremper les pâtés dans la crème ».

À peine eut-il le temps de penser cela que Patsiouk ouvrit toute grande la bouche, regarda les pâtés et ouvrit les lèvres encore davantage. A cet instant, un pâté sauta de l'écuelle, se trempa dans la crème, se retourna sur l'autre face, sauta en l'air en s'engouffrant juste entre ses dents. Patsiouk l'avalait et ouvrit de nouveau la bouche : un deuxième pâté s'y précipita de la même manière. Quant au mangeur, il n'avait que la peine de mâcher et d'avalier.

— Voyez-vous ça, quelle merveille ! pensa le forgeron, ouvrant la bouche d'étonnement et il sentit à l'instant qu'un pâté s'introduisait aussi entre ses dents à lui, et qu'il lui avait tout enduit les lèvres de crème. Le forgeron se prit à penser aux merveilles qui se passent en ce bas monde et à quels raffinements les forces impures peuvent amener un homme. Mais il n'oubliait pas pour l'instant que Patsiouk seul pouvait l'aider.

— Je vais le saluer une fois de plus, qu'il m'explique bien clairement... mais que diable, c'est aujourd'hui jour de jeûne, et lui, il mange des pâtés au fromage blanc, des pâtés gras ! Quel imbécile je fais vraiment : je reste planté là et je tombe dans le péché ! Arrière ! Et le pieux forgeron se sauva de la chaumière sans demander son reste.

Le diable, cependant, qui était couché au fond du sac et qui se réjouissait à l'avance, ne put se résoudre à laisser échapper une si belle prise. Dès que le forgeron abaissa le sac, il bondit et se mit à califourchon sur le dos de Vakoula.

Celui-ci en frissonna ; pris de peur et devenu tout blême, il ne savait que faire : il était prêt à se signer... Mais le diable penchant son petit museau de chien au-dessus de son oreille droite, dit :

— C'est moi, ton ami, je ferai tout pour mon camarade ! Je te donnerai autant d'argent que tu voudras lui glapit-il dans l'oreille gauche. Oksanna sera à nous dès aujourd'hui, chuchota-t-il, ayant de nouveau placé son museau au-dessus de l'oreille droite. Le forgeron restait là, immobile et plongé dans ses réflexions.

— Soit, finit-il par répondre, à ce prix-là, je consens à t'appartenir !

Le diable battit des mains de joie, et se mit à trépigner sur le cou de Vakoula. « C'est maintenant qu'il est prit notre forgeron ! se disait-il, c'est maintenant que je vais me venger, mon petit ami, de toutes tes peintures et de toutes les bêtises que tu inventes sur le compte des diables ! Que diront mes amis lorsqu'ils sauront que l'homme le plus pieux de tout le village est tombé entre mes mains ? »

À cette pensée, le diable éclata de rire, songeant comme il allait narguer toute la gent à longue queue en enfer, et dans

quelle rage se mettrait le diable boiteux qui passait, parmi ses congénères, pour être le plus fertile en inventions.

— Et bien, Vakoula, piailla le diable toujours juché sur le cou de l'artisan, comme s'il craignait que celui-ci ne lui échappât, tu sais qu'on ne conclut aucune affaire sans établir un contrat.

— Je suis prêt ! dit le forgeron, j'ai ouï dire que chez vous il est coutume de signer avec du sang : attends, je vais sortir un clou de ma poche !

Ici, il allongea le bras en arrière et saisit le diable par la queue.

— Tiens, tiens, quel farceur ! cria le diable en riant, mais trêve de plaisanteries !

— Attends, mon petit, s'écria le forgeron. Et ceci, qu'en penses-tu ? A ces mots il fit le signe de la croix et le diable devint plus doux qu'un agneau. Attends donc, dit-il, tirant son cavalier à terre par la queue, je m'en vais t'apprendre à inciter au péché les gens de bien et les honnêtes chrétiens.

Le forgeron sauta alors à califourchon sur le malin et leva la main pour dessiner le signe de la croix.

— Pitié, Vakoula ! gémit le diable d'une voix lamentable, je ferai tout ce dont tu as besoin ! Epargne-moi seulement et ne m'impose pas la croix redoutable !

— Ah ! Ah ! C'est sur ce ton que tu te mets à chanter maintenant, sale mêtèque ! Maintenant je sais ce que j'ai à faire ! Allons tu vas me transporter immédiatement sur ton dos, tu entends ? — et file comme un oiseau !

— Où te porterais-je ? demanda le diable devenu tout penaud.

— A Pétersbourg, tout droit chez la tsarine ! Et la terreur figea le forgeron quand il se sentit monter dans les airs.

Pendant ce temps, au village, on remarque que le forgeron a oublié par terre ses sacs. Chacun croit que ces sacs énormes renferment les produits de ce qu'il a gagné en chantant les « koliadkés », et toute la bande de jeunes se met d'accord pour charger les sacs sur un traîneau afin de les emmener dans la maison d'Oksanna et se partager leur contenu. Pendant qu'ils emmènent le sac qui contient le maire, deux compères voyant dans la rue l'autre sac abandonné, dans lequel sont le sacristain et Tchoub, décident de se l'approprier. Lorsqu'on ouvre les sacs, l'assistance est remplie d'un étonnement que vous pouvez imaginer, mais laissons les épouses du maire et du sacristain asséner de furieux et vigoureux coups de tison sur la tête de leurs conjoints respectifs, pour retourner avec Vakoula...

Grâce à l'aide du diable, Vakoula a réussi à s'introduire dans le palais du Tzar, où il a rencontré des Zaporogues à qui il avait donné couvert et logis lors de leur dernier passage à Dikanka. Ceux-ci entraînent

Vakoula dans la grande salle du palais, où, en cette veille de Noël, la tzarine écoute les doléances de ses sujets.

...L'instant d'après, on vit entrer, escorté de toute une suite, un homme d'imposante stature, assez corpulent, portant la tenue d'un hetman et de petites bottes de cuir jaune. Ses cheveux étaient en désordre, il louchait un peu d'un oeil, son visage exprimait une sorte de majesté hautaine... Tous les généraux qui, jusque là, s'étaient pavanés avec une certaine arrogance dans leurs uniformes dorés, se précipitèrent, et faisant de profondes révérences, ils semblaient guetter le moindre de ses gestes pour voler en exécution de ses ordres. Mais l'homme ne fit aucune attention à ce manège et s'approcha des Zaporogues.

Ceux-ci le saluèrent tous jusqu'à terre.

— Etes-vous tous ici ? demanda-t-il d'une voix traînante et un peu nazillarde.

— Tous, notre bienfaiteur ! répondirent les Zaporogues en faisant un nouveau salut.

— N'oubliez pas de parler comme je vous l'ai appris !

— Non, notre bienfaiteur, nous ne l'oublierons pas.

— C'est le Tzar ? demanda Vakoula s'adressant à l'un des Zaporogues,

— Le Tzar ! penses-tu... C'est Potemkine en personne !

Enfin, dans un grand brouhaha et dans le froissement des robes de satin, apparaît la tzarine.

Soudain, les Zaporogues s'écroulèrent tous sur le parquet, et crièrent d'une seule voix :

— Grâce, notre mère, grâce !

— Relevez-vous ! dit au-dessus de leur tête une voix impérieuse et pourtant agréable.

... Puis la tzarine demande aux Zaporogues s'ils sont contents de la manière dont ils sont entretenus ici :

— Oui, notre mère, merci ! La nourriture qu'on nous fournit est bonne, bien que les moutons d'ici ne soient pas à comparer avec ceux que nous avons au pays — alors, qu'est-ce qui nous empêcherait de vivoter tant bien que mal ?...

Potemkine fronça le sourcil, entendant que les Zaporogues disaient tout autre chose que ce qu'il leur avait enseigné...

Un des Zaporogues prit une pose avantageuse et s'avança :

— Grâce notre mère ! En quoi ton peuple fidèle t'a-t-il mécontenté ? Avons-nous tendu la main au Tartare abject ? Nous sommes-nous entendus avec les Turcs ? T'avons-nous jamais trahie par la pensée ou par l'action ? Alors, pourquoi

sommes-nous tombés en disgrâce ? Nous avons commencé par apprendre que tu avais ordonné de construire des forteresses dirigées contre nous : ensuite, nous avons entendu que tu avais l'intention de faire de nous des carabiniers ; et maintenant nous apprenons d'autres mauvaises nouvelles. Que reproche-t-on à l'armée des Zaporogues ? Est-ce d'avoir fait passer à tes régiments l'isthme de Perekop et d'avoir aidé tes généraux à tailler en pièces les gens de Crimée ?

Potemkine se taisait...

Que désirez-vous donc ? dit Catherine avec sollicitude.

Les Zaporogues échangèrent des regards significatifs.

« C'est le bon moment, la tzarine demande : Que désirez-vous ! », se dit le forgeron et il s'abattit tout soudain sur le plancher.

— Votre majesté impériale, veuillez-bien ne pas me faire mettre à mort, mais plutôt me grâcier ! Apprenez-moi — soit dit sans vous courroucer — de quoi sont faits les petits escarpins que vous avez aux pieds ? Je suis d'avis que pas un cordonnier, dans aucun pays du monde, ne saurait en fabriquer de pareils. Mon Dieu ! Si ma femme pouvait mettre des escarpins pareils !

Emue par tant de naïveté et d'ingénuité, toute l'assistance éclate de rire, tandis que la tzarine donne au forgeron ses escarpins...

À Dikanka, où tout le monde affirme que le forgeron s'est noyé, Oksanna a passé une nuit de tourmente et d'inquiétude, pour découvrir à l'aube qu'elle était éperdument amoureuse de Vakoula. Ce dernier est revenu au village dans la nuit, toujours juché sur le dos du diable, et lui a donné de bons coups de trique en récompense de ses services. Ainsi, à l'heure où le coq a chanté et où se terminait la veillée de Noël, le pauvre diable prit la poudre d'escampette, et se trouva berné lui-même.

Puis Vakoula s'en va chez Tchoub, offrant à Oksanna les escarpins de la tzarine, et Tchoub consent à lui donner la main de sa fille, non sans l'avoir auparavant gratifié d'une sérieuse raclée...

✽

Un jour que l'évêque, de bienheureuse mémoire, passait par le village, il en loua l'emplacement et, comme sa voiture traversait la rue, il s'arrêta devant une chaumière neuve.

— Et à qui appartient cette chaumière toute ornée de peintures ? Demanda Son Eminence à une belle femme qui se tenait sur le seuil, avec un enfant dans les bras.

— Elle est au forgeron Vakoula ! lui répondit avec une révérence Oksanna, car c'était elle, précisément.

— Très bien ! C'est un magnifique travail ! dit Son Eminence en examinant de plus près portes et fenêtres. Celles-ci étaient toutes bordées d'une bande de couleur rouge ; quant

aux portes, elles étaient couvertes de cosaques à cheval, la pipe entre les dents.

Mais Son Éminence loua Vakoula encore davantage quand il sut que le forgeron avait accompli la pénitence imposée par l'église et que, sans accepter d'être payé, il avait peint toute l'aile gauche du chœur en couleur verte, avec des fleurs rouges dessus.

Mais ce n'était pas tout. Sur la paroi latérale de l'église, près de l'entrée, Vakoula avait représenté le diable en enfer, et il l'avait fait si horrible que tous crachaient de dégoût en passant à côté. Et les femmes, dès que l'enfant qu'elles tenaient dans les bras se mettait à pleurer, le portaient devant le tableau et disaient : « Tiens, regarde la saleté qui est là ! ». Et l'enfant, retenant ses larmes, louchait du côté de la peinture, se serrant contre le sein de sa mère.

NICOLAS GOGOL

(Extrait des Veillées d'Ukraine)



L'ÉNIGME DE GOGOL

Il n'existe pas une « énigme de Gogol » pour le public européen. Les œuvres du génial satirique sont lues à côté de celles de Dostoïewsky et de Tolstoï, et sont peut-être même mieux comprises que les écrits de ces derniers, car la fameuse « âme slave », l'ancre de salut de tous les critiques étrangers de la littérature russe, n'y joue qu'un rôle insignifiant, voire nul. On n'y trouve ni l'assassin faisant sa prière entre deux coups de couteau, ni la jeune fille abandonnant son beau et honnête fiancé pour unir sa vie à celle d'un pauvre ivrogne bossu, ni, enfin, la mère poussant sa fille à la débauche pour ensuite lui baiser les pieds en la proclamant sainte. Tous ces personnages dont fourmillent les œuvres des auteurs russes sont introuvables chez Gogol, et c'est là justement que gît l'unique énigme qui pourrait surprendre la critique étrangère.

Mais alors pourquoi la critique russe consacre-t-elle à l'énigme de Gogol une multitude d'articles, d'études et de volumes signés des noms les plus illustres et pourquoi, malgré toute cette avalanche littéraire et savante, cette énigme demeure-t-elle toujours plus impénétrable pour elle ? C'est que les auteurs de ces œuvres critiques, en commençant par Bielinsky (et Pouchkine lui-même) et en finissant par Rosanoff et Mandelchtam (la série est loin d'être close), n'ont jamais pu comprendre cet esprit remarquable mais séparé d'eux par un véritable abîme, par la race et par la culture de ses ancêtres.

Gogol (Hohol est la véritable transcription latine de son nom) s'appelait aussi Janowsky et descendait d'une longue lignée de seigneurs ukrainiens, dont Jonas, évêque de Pinsk, un des principaux promoteurs de l'Union de Florence (1438), Ostap, hetman des cosaques par intérim sous Jean Sobieski et un des lieutenants de ce roi guerrier, ou autres, tous imprégnés de culture occidentale, tous ignorant Moscou alors barbare, et contre qui la Pologne et l'Ukraine de cette époque menaient des guerres interminables.

Bien que Pierre I^{er} eût fait transférer plusieurs savants ukrainiens à Saint-Petersbourg pour jeter, grâce à eux, les bases de la culture russe, bien que l'élite ukrainienne s'en fût chercher fortune, après l'abaissement de Kiev et de Varsovie, dans la capitale du Nord où l'attendaient un succès immense, les traditions d'indépendance et de supériorité de la culture nationale n'étaient que trop vivantes dans la société ukrainienne de ce temps.

Cela, le jeune Gogol, élevé à la cour de Troczynsky, un des favoris de Catherine II, l'avait senti dès son enfance. Ce seigneur ukrainien, malgré les charges importantes qu'il assumait à la cour, faisait de fréquents séjours en Ukraine, à la manière de ses ancêtres. Il possédait entre autre un théâtre personnel où étaient surtout goûtées les pièces satiriques dirigées contre les Russes. Le propre père de Gogol en était l'auteur principal, et ses comédies jouées en langue ukrainienne attiraient une brillante assistance.

La grande Catherine possédait, comme on sait, dans sa biblio-

thèque privée, un recueil d'abrégés de plusieurs traités scientifiques de son temps qu'elle citait volontiers, en prenant soin d'y jeter un coup d'œil à la veille d'une rencontre savante, mais ses courtisans de nationalité russe ne tenaient guère à être pris pour des érudits. Privés du fameux bâton historique de Pierre I^{er} (doubinka) avec lequel le créateur de l'Empire réussit à introduire des notions de culture dans les têtes les plus dures, les seigneurs russes du temps de Gogol père étalaient sans gêne leur ignorance et perdaient beaucoup en comparaison des Français, des Allemands, des Polonais ou des Ukrainiens, qui étaient nombreux dans la capitale. Ainsi le père de Nicolas Gogol n'avait que l'embarras du choix et un « moskal » (dénomination ukraino-polonaise des Russes), un Juif et un Tzigane, étaient toujours les personnages comiques préférés de ses morceaux satiriques.

Le collège de Nijyn, qui exista jusqu'à la révolution de 1917, fameuse institution fondée par un autre seigneur ukrainien, le comte Bezborodko, où Gogol fit ses études, ne put que renforcer cette impression ; les professeurs et les élèves étant presque exclusivement ukrainiens et conservant les traditions séculaires des institutions scientifiques de Kiev.

A cette école, Gogol reçut une vaste instruction, mais n'apprit point le russe, que d'ailleurs il n'apprit jamais. Telle est du moins l'opinion de maints philologues savants, celle notamment de Mandelchtam, professeur de littérature russe à l'université de Helsingfors et critique très connu qui, en 1909, publia une œuvre capitale sur « le style de Gogol ». Dans ce volume le savant russe prouve à force de citations appropriées que non seulement le vocabulaire et la sémantique, mais aussi bien la syntaxe des œuvres de Gogol sont ukrainiens et que l'écrivain « traduisait en russe ». D'ailleurs, pour arriver à la même conclusion, point n'est besoin de faire de profondes études, car aucun écrivain russe après Gogol n'a jamais imité ni son style ni son vocabulaire qui demeurent uniques en leur genre. De même, ses œuvres traduites mot à mot dans sa langue maternelle, se présentent comme des chefs-d'œuvres de littérature ukrainienne.

Tout cela n'empêcha naturellement pas l'ambitieux adolescent qui, sous la poussée d'un génie littéraire incontestable, rêvait à la gloire littéraire, de partir pour Saint-Petersbourg où Pouchkine élevait auprès de lui toute une pléiade de jeunes talents. Parmi eux se trouvaient quelques Ukrainiens, car l'Ukraine de cette époque n'était point une terre promise pour les hommes de lettres. Les tendances unificatrices du gouvernement et la sévérité de la censure avaient surtout pour effet de faire végéter le mouvement littéraire ukrainien, lancé à la fin du XVIII^e siècle par Ivan Kotliarevsky, tandis qu'à Péttersbourg commençait précisément l'âge d'or de la littérature russe, âge d'or aussi bien dans son sens artistique que dans son sens matériel, car le farouche Nicolas I^{er} donnait de riches bourses aux écrivains susceptibles de servir ses visées impériales.

Au demeurant, Gogol lui-même ne se faisait pas trop d'illusions sur ce qui l'attendait dans la capitale au point de vue

moral, et dans une lettre il écrivait sans équivoque « Je me rends dans la gueule du diable ».

Ses prévisions ne le trompèrent pas, et, six mois seulement après son arrivée, il s'échappait désenchanté et à demi-brisé. Il fuyait, suivant sa propre expression, le « marécage », son brouillard glacial, ses bureaucrates congelés et toute cette nature et cette culture si étrangères à son cœur qui s'était épanoui dans la douce Ukraine. Il prit place sur un bateau se rendant en Allemagne, mais, bien malgré lui, ce fut une fugue sans lendemain.

Après avoir essuyé dans la Baltique une tempête d'une force extraordinaire, souffrant, manquant de moyens de vivre et ayant perdu tout espoir de pouvoir s'établir dans un pays civilisé, le voici qui rentre au « marécage » où ses amis, qui ont déjà apprécié ses talents, lui promettent une bourse importante. Dès lors, les dés étaient jetés et le « marécage » ne lâcha plus sa proie. Bien que Gogol profitât de chaque occasion pour quitter St-Petersbourg et bien qu'il fit plusieurs voyages en Ukraine et à l'étranger, il demeura pour toujours, comme il l'a écrit lui-même, « empoisonné » par le venin de cette ville, et il en mourut brisé.

Ici commence l'énigme de Gogol, énigme qui n'en n'est une d'ailleurs que pour la critique russe. Le grand satirique et humoriste dont les traits d'esprit sont devenus proverbiaux, et dont l'espièglerie laissa ses traces sur plusieurs générations d'élèves au collège de Nijyn, devient peu à peu mélancolique, neurasthénique, mécontent des chefs-d'œuvres qu'il a créés et s'efforçant de réaliser des œuvres contraires à son esprit d'occidental, œuvres qui ne réussissaient jamais.

La cause de ce changement et de cet écroulement moral d'un grand talent est fort simple. Homme d'une parfaite honnêteté, Gogol ne pouvait servir la Russie, que malgré lui il n'aimait pas, et travailler à la dissolution de sa culture natale dans la mer russe. Il chercha inlassablement un compromis et le trouva dans l'impérialisme. Il se persuada lui-même, ou plutôt il se crut persuadé, que les forces réunies de tous les peuples de l'Empire des Romanoff seraient capables de créer une nouvelle nation « Rossia », nation qui absorberait le meilleur de la culture de ces peuples et qui, ainsi, deviendrait la plus grande, la plus prospère et la plus cultivée de toutes les nations. Il se jeta avec ferveur sur cette idée, mais dès les premiers pas, il dut se convaincre qu'elle était entièrement fautive, et que lui-même n'y pouvait rien. La « Rossia » ne réussirait pas, non plus qu'il ne pourrait jamais, lui, devenir son citoyen dévoué. Son cœur ne voulait point entendre les raisonnements de son cerveau.

Tout ce qu'il écrivait sur l'Ukraine devenait insensiblement une apothéose, une louange allant jusqu'aux sommets de l'hyperbole permise, et tout ce qu'il composait sur la Russie, devenait sous sa plume une méchante satire, une des plus affreuses caricatures qu'ait jamais produites l'esprit humain.

Bien que tous les lecteurs de Gogol puissent facilement s'en persuader, la critique russe ne l'a jamais compris, ou du moins, ne l'a jamais dit.

En effet, aucun des grands satiriques mondiaux n'ont été si méchants avec leurs ennemis les plus détestés que ne l'a été Gogol avec les Russes. Chez Swift, chez Rabelais, chez Voltaire, chez Cervantès, on trouve toujours au milieu des figures négatives quelques types positifs, qui font, d'ailleurs, ressortir la satire, mais chez Gogol, on n'en trouve aucun. Lisez et relisez toutes ses œuvres dont l'action se passe en Russie (Ames Mortes, Revisor, Noces, Nouvelles de Pétersbourg) (1) et vous ne trouverez que des caricatures. Une ou deux silhouettes que l'auteur s'efforça de rendre sympathiques, passent comme des ombres, ne laissant aucune trace dans le livre tellement elles sont étrangères à l'idée générale. Les ministres, les généraux, les commerçants, les propriétaires terriens et les moujiks enfin, tous hommes et femmes sont également ou bêtes, ou méchants, ou avides, ou débauchés, quand ils ne sont pas tout cela ensemble. Selon l'expression même que Gogol a mit dans la bouche de Sobakevitch : « dans toute la ville il n'y avait que le procureur qui fut un homme honnête, mais, à parler franc, un véritable cochon ». Et c'était une ville typique de la Russie que celle décrite par Gogol. On a eu beau dire que Gogol transposait sur les Russes les vices et les défauts de ses compatriotes Ukrainiens, cela ne fait que confirmer la thèse. Tout ce qui est brutal et ignoble, il l'attribuait aux Russes, et il peignait les défauts mêmes des Ukrainiens avec une telle indulgence et un tel amour qu'ils semblaient presque des vertus. Le vieil ivrogne (Kalenyk), égaré dans son village endormi, est placé dans le cadre enchanteur de la nuit d'Ukraine et ne dérange en rien ce morceau d'une haute poésie, devenu classique. Les lecteurs des « Starosvietskié Pomichtchiki » ravis par les scènes idylliques de ce chef-d'œuvre, ne s'aperçoivent point qu'il s'agit d'une existence inutile et animale qui devrait faire honte aux hommes cultivés. Mais même ces vices qu'il représente, en ce qui concerne les Ukrainiens, invariablement bénins, ces types négatifs et pourtant si sympathiques, sont extrêmement rares dans ses romans et nouvelles de la vie ukrainienne où les vertus de ses héros sont peints avec une richesse inouïe.

Il fallait vraiment posséder un amour infini et un talent à toute épreuve pour ne pas rendre ridicules ces œuvres où tous les cosaques sont braves, aimants et beaux, toutes les héroïnes ravissantes et leur entourage invariablement composé d'hommes doux, gais, complaisants et avenants. Il n'y a que le « Moskal », le Juif et le Tzigane qui font les frais des types négatifs, mais, transférés dans la douce atmosphère de l'Ukraine, ils perdent régulièrement leurs caractéristiques. Ils sont plus ridicules que méchants et ils sont assez punis par l'insuccès de leurs intrigues.

(1) Certains critiques russes, à court d'arguments, prétendent que l'action du « Revisor » ou des « Noces » pourrait aussi bien se passer en Ukraine qu'en Russie, mais cela sera toujours contesté par les personnes familières avec la vie des deux peuples. En effet, il ne fait aucun doute que tout dans ces pièces (nourriture, boissons, costumes, noms et mœurs) sont uniquement et typiquement russes.

Mais si Gogol se montre toujours passionné de l'Ukraine, il n'est pas assez chauvin pour haïr tous les autres peuples. Au contraire, il avait beaucoup de sympathie pour certaines nations, sauf une seule. Les flèches empoisonnées de sa satire sont dirigées uniquement contre les Russes. Bien qu'on voie de temps en temps dans ses œuvres un Allemand ou un Français dont il se moque doucement, son « Rome » est un poème apologétique de la vie italienne, où tous les défauts et toutes les vertus des Romains sont peints avec une compréhension et un amour que l'on ne trouve que très rarement, même chez les auteurs italiens.

Même quand il représente la lutte épique des Cosaques contre les Polonais, il traite ces derniers autrement que les Russes. Il les traite, naturellement, en ennemis, mais il leur attribue néanmoins des traits positifs. La « panna » (héroïne polonaise de Tarass Boulba) est la beauté et la douceur personnifiées et se voit même placée au-dessus des beautés ukrainiennes un peu trop rustiques. Le régiment de cavalerie polonaise qui fond sur les Cosaques est chez Gogol « le plus beau du monde entier », et le frère de la « panna » périt héroïquement en s'efforçant de répéter l'exploit des Cosaques. Enfin, pour contre-balancer les atrocités polonaises, il décrit fidèlement celles qui furent commises par les Cosaques, et qui sont peut-être encore plus horribles.

Nul doute que son mal, que les Russes n'ont jamais compris, Gogol le comprenait très lucidement. Enfermé à St-Petersbourg, il écrivait en Ukraine à ses amis des lettres déchirantes, où il maudissait la « Katsapie » (nom préjoratif de la Russie) et les Moskals, et où il exprimait son désir d'abandonner ce pays étranger et d'aller se fixer en Ukraine.

« Comme nous sommes bêtes de demeurer ici, écrivait-il à Maximovitch, le 2 juillet 1833, pour qui et pour quoi nous sacrifions-nous ainsi... » « Abandonnez cette Katsapie et allez en Ukraine. A Kiev, à notre vieux et magnifique Kiev » s'écrie-t-il dans une autre lettre.

Dans la même période, Gogol fait tout son possible pour s'arracher de St-Petersbourg. Il sollicite une chaire à l'Université de Kiev, mais le gouvernement, prévoyant, lui en donne une à St-Petersbourg. Professeur d'histoire russe, il tâche honnêtement de cristalliser l'idée officielle de la réunion de toutes les Russies dans la mère grand-russienne, mais il s'épuise dans une première et seule conférence. Il s'efforce de continuer à contre-cœur, mais bientôt il abandonne la partie. Homme de génie, mais non héros, il n'a pas la force de rompre et de s'abandonner à son élément natal. Il accepte la riche bourse que le tsar en personne lui a décernée, il accepte la gloire qui lui brise le cœur, car il se voit dans une impasse, et voici qu'il ne lui reste plus qu'à périr physiquement, après avoir péri moralement. Il fait cependant encore un essai héroïque qui doit justifier les idées impérialistes, et il écrit la seconde partie des « Ames Mortes », volume qui devait faire contrepois au noir tableau brossé dans la première partie, et qui devait représenter le visage positif de la Russie, visage idéal, exalté par les hyperboles dont son génie possédait le secret.

Il travaille obstinément, il achève son œuvre et il la brûle toute faite, page par page, dans une nuit de sombre désespoir. Son imagination de grand artiste ne pouvait créer, pour glorifier ce pays qui lui fut toujours étranger, que des types plats, des visages sans expression, des villes et des villages sans perspectives, en un mot un prospectus de publicité, un appendice misérable à la monumentale première page du « poème ».

Le venin du « marécage » pénètre tout son être et il s'adonne à un mysticisme totalement étranger à sa nature jetant par cette contradiction les germes de la fameuse âme slave, développée plus tard par Tolstoï et Dostoïevsky.

Génie incontesté, Gogol n'a pourtant fait école ni en Ukraine, ni en Russie. La littérature ukrainienne l'ignora volontairement pendant plusieurs dizaines d'années après sa mort et les Russes ne purent jamais imiter ni sa langue, ni son esprit, qui leur restaient étrangers. En revanche, les doutes, les contradictions et les efforts désespérés de Gogol pendant la dernière période de sa vie pour concilier l'inconciliable ont trouvé en Russie un terrain extrêmement favorable au développement des caractères morbides et contradictoires qui sont depuis devenus typiques pour la littérature russe.

« Gogol, écrit l'éminent poète et critique ukrainien Eugène Malaniuk, ayant jeté les bases de la grande littérature russe, éteignit par là la poésie ensoleillée de Pouchkine et de sa pléiade, défigura le développement normal de cette littérature et l'empoisonna du venin de son âme morte, tuée par l'impérialisme russe avorté ». On ne saurait en donner une formule plus juste.

Mais, crieront d'une seule voix tous les manuels de la littérature russe, publiés depuis une centaine d'années, se peut-il que Gogol, Nicolas Gogol, père de la littérature moderne russe et pilier de l'Empire, n'aimait pas les Russes, et fût, sans s'en rendre compte, un chauvin ukrainien qui s'ignorait ? Et son adoration de la force et du caractère « russes », et enfin la « Troïka », la fameuse « Troïka », chef-d'œuvre unique, exaltant la marche triomphale de l'Empire, morceau que tous les écoliers russes récitaient par cœur le jour de promotion !

Nous répétons que, justement là, se trouve l'énigme de Gogol. On a vraiment peine à comprendre comment la critique russe, du fait de quelques allusions plutôt passagères et souvent rattachées mécaniquement au récit, ait classé cet écrivain parmi les grands impérialistes russes et l'ait même considéré comme le créateur de l'impérialisme littéraire. Comment n'a-t-elle pas compris que dans ses œuvres sur des thèmes ukrainiens (Tarass Boulba, Ostrianytza, etc...), Gogol emploie le terme « russe » (rouss) dans sa signification ancienne, y comprenant la Rouss de Kiev, l'Ukraine actuelle, et jamais au sens de l'Empire imaginé et non réussi de Pierre le Grand.

En ce qui concerne la fameuse « Troïka » peut-être vaudrait-il mieux ne pas soumettre ce morceau d'une poésie sublime à la lumière d'une critique moderne.

La « Troïka » termine justement les « Ames Mortes » :

l'auteur y représente l'Empire russe sous forme d'un attelage merveilleux — Troïka — brûlant la route infinie dans un élan irrésistible sous les yeux stupéfaits des peuples voisins. Mais si le lecteur circonspect veut bien prendre la peine de relire la page précédente, il verra qu'il s'agit de la troïka qui transporte l'escroc Tchitchikoff fuyant la prison, la Sibérie et probablement le « knout ». En effet, cet équipage épique devant lequel « se rangent les peuples étonnés », appartient au fameux filou et « ses chevaux miraculeux » sont conduits par l'ivrogne idiot Scifan, assisté de son ami, le paresseux et menteur Pietrouchka.

Il serait difficile de penser-là qu'il s'agit d'une fâcheuse coïncidence et que Gogol n'a pas compris lui-même la profondeur de l'outrage. On est plutôt enclin à estimer qu'après avoir terminé la plus grande œuvre de sa vie et après s'être penché sur l'abîme insondable de pourriture qu'il venait d'ouvrir devant ses lecteurs, le génial satirique a ajouté volontairement cette dernière page pour exprimer d'une manière déguisée son indignation suprême devant cette marche impériale sous la conduite d'incapables, de paresseux et de débauchés. Et peut-être pensait-il à cette équivoque lorsqu'il traça sa maxime préférée qu'on retrouve gravée sur sa tombe :

« *Je vivrai de mon rire amer* ». .

M. TROSTIANSKY.

(Extrait de « *La Revue de Prométhée* », juillet 1939).

En Union Soviétique on juge un bohémien pour le vol d'un cheval.

Après avoir lu l'acte d'accusation et entendu tous les témoins, le juge se tourne vers l'accusé :

— Kyrylo Kyrylovitch, te reconnais-tu coupable ?

— Ah non ! répond fermement le bohémien.

— Comment donc ? s'étonne le juge.

— Camarade juge, s'écrie alors Kyrylo Kyrylovitch, si dans ma maison je prends un morceau de pain pour le manger, est-ce que ce sera un vol ?

— Bien sûr que non, répond le juge encore plus étonné.

— Dans ce cas, le vol est une chose impossible dans notre communauté socialiste.

— Qu'est-ce que vous me chantez-là, Kyrylo Kyrylovitch ?

— Dans un régime socialiste, tout appartient au peuple. Et quoi ? Est-ce que je ne fais pas partie du peuple ?... Je peux donc bien prendre ce que je veux puisque cela m'appartient...

Je prendrai votre taureau par les cornes,
 Je le sortirai de votre étable,
 Je lui dévisserais la corne droite
 Et soufflerai dedans,
 Je le frapperai,
 Le conduirai aux champs
 Afin qu'il gagne mon pain.
 Soyez heureux en ce jour de fête !



Il arrive bien sûr souvent que plusieurs bandes d'enfants vont chanter les « koliadés » dans un même village, et lorsque deux groupes se rencontrent, chacun expose avec fierté sa récolte et se renseigne mutuellement, disant que dans telle maison on s'est montré très généreux, dans telle autre par contre, on a fait maigre recette... et l'on poursuit sa route en n'oubliant pas de rendre visite aux veuves ou aux vieillards qui n'ont plus de famille..

Zvizda

« Zvizda » c'est l'étoile et c'est avec l'étoile que vont chanter les jeunes gens et les jeunes filles.
 L'étoile a sept branches, elle est fixée au bout d'une perche,

et faite de papier de couleur sur lequel on a collé une image de la nativité éclairée d'une bougie par derrière. Les chanteurs qui vont avec l'étoile sont au nombre de cinq : celui qui porte l'étoile, la chèvre, le carillonneur, celui qui porte le sac où l'on mettra les dons reçus, et son aide. Le groupe s'avance sous les fenêtres des maisons et la chèvre crie : « Maître de maison, bénissez et louez le Christ ! ». Alors le maître de maison ouvre sa porte, invite les chanteurs à entrer chez lui, et ceux-ci, ayant ôté leurs chapeaux, chantent les « koliadés », groupés autour de l'étoile.

Vertep

Le « Vertep » est une saynète dramatique, qui se joue de maison en maison, pendant la durée des fêtes de Noël. L'origine du « Vertep » est double, ce fut tout d'abord la représentation de scènes inspirées de la Bible, par la suite, en raison des circonstances historiques, il devint la représentation satirique des drames qui se jouaient en Ukraine, ses héros principaux sont l'héroïne, les cosaques valcureux, l'officier et la chèvre.

LA FETE DU NOUVEL AN

Une coutume du Nouvel An mérite aussi d'être signalée : c'est le fait que les jeunes garçons en ce jour miment le semeur. Dès que le jour se lève, ils vont chercher des grains et les « sèment » dans la maison de leurs parents, à travers les chambres en disant : « à la santé, au bonheur et à l'année nouvelle, que la récolte soit meilleure encore que l'an passé et que Dieu donne blé et seigle en abondance ». Le père alors remercie son fils, lui donne une pièce de monnaie, et le garçon s'en va ensuite répéter la même scène chez les parents et les voisins.

Parfois il doit s'attarder chez l'un ou chez l'autre, lorsque par exemple on lui dit : « pourquoi veux-tu partir déjà ? Assieds-toi donc sur le banc, que tout ce qui est bon soit assis dans notre maison... ». D'après la croyance populaire, les filles n'apportent pas le bonheur, c'est pourquoi les « semailles » sont réservées uniquement aux garçons.

En ce jour, la coutume veut aussi que l'on ne boive pas seul, mais toujours avec un ami ou un convive, afin que les vieux couples continuent à vivre ensemble et que les jeunes se trouvent un partenaire.

Ceci n'est qu'un très bref aperçu des coutumes qui se déroulaient en Ukraine à l'occasion des fêtes de fin d'année, et il y aurait encore beaucoup à dire là-dessus, mais nous espérons que par là nos lecteurs pourront un peu s'imaginer comment était la vie là-bas, et que tout au moins cela leur permettra de se pencher sur la richesse et la valeur du folklore et de l'âme ukrainienne.

LE TRIOMPHE DE L'ÂME UKRAINIENNE



(A L'OCCASION DU QUATRE-VINGTIÈME ANNIVERSAIRE
D'OLEKSA GRITCHENKO)

Trente-six expositions, dont la seizième à Paris vient d'être close le 30 novembre dernier ! Les plus grands critiques ne sont pas encore revenus de leur étonnement : Gritchenko, à l'aube de ses quatre-vingts ans, en exposant les meilleures œuvres des dernières années, s'est montré plein de force et de vie, encore plus jeune que jamais. Un critique va même jusqu'à dire qu'il faut redécouvrir Gritchenko, car il est devenu sensationnel...

Pour nous, son triomphe revêt aussi un autre aspect : Gritchenko est un Ukrainien fier de son origine, et il n'échappe à personne que sa nationalité ukrainienne se reflète dans chacun de ses tableaux. John Devaluy estime que c'est justement cette nationalité ukrainienne qui explique son goût et son talent, notamment en ce qui concerne la richesse des couleurs, le mouvement et la vitalité des toiles :

« Gritchenko peint le vent ! Souriez si vous voulez, mais regardons bien son œuvre : partout un paysage frémissant, agité... Un fait marquant : il est né en Ukraine. Voilà peut-être une explication du souffle exubérant que contiennent ses tableaux. L'architecture aérienne et paisible d'un Corot cède place au souvenir d'un pays natal lointain, mais toujours présent, de plaines houleuses, changeantes à la lumière. »

Il ne fait pas le moindre doute que le talent de Gritchenko lui a été donné par sa terre natale, et le succès mondial qu'il a maintenant acquis, il dit lui-même qu'il le doit à ce qu'il a toujours conservé son âme ukrainienne, bien qu'il ait quitté l'Ukraine en 1919, pour errer par le monde, le découvrir et créer.

O. Gritchenko naquit en 1883, dans la petite ville de Korolevets, près de Tchernihiv, où l'air vibre encore des faits les plus marquants de l'histoire de l'Ukraine, concrétisés dans les noms de villes telles Starodoub, Itchnia,

Konotop, Poutivl, Krouty... Les contes qui l'ont bercé le plus souvent et qui l'attiraient le plus, étaient ceux du grand-père-tchoumak qui avait parcouru les chemins sans fin menant vers la Crimée, le jour sous un ciel brûlant, la nuit sous la clarté des étoiles... et déjà le petit Oleksa aimait la couleur azur du ciel d'Ukraine, les prairies mouvantes, les bois sombres et pensifs dont il recherche maintenant, le reflet dans les environs de Limoges.



Dès son enfance, il manifeste de l'amour et du talent envers la peinture. Mais il grandit dans une famille pauvre, où sa mère, veuve, doit travailler vaillamment pour nourrir dix enfants ! Là, il comprit ce qu'était le travail, ce qu'était la peine, ce qu'il fallait de volonté farouche pour lutter avec la vie. Et il a su lutter.

Il étudie à Tchernihiv et à Poltava, puis aux universités de Pétersbourg, Kiev et Moscou où il obtient le diplôme de biologiste. Mais son âme de tchoumak et son attirance vers la peinture lui font abandonner cette science, et il se lance dans l'aventure artistique.

En 1904, il va en Crimée, qui est pour lui le pays des contes dont il rêvait depuis son enfance. Il voit la mer et ses couleurs, il voit les montagnes et les lignes

abruptes de leurs crêtes. Rentré à Moscou, il fait connaissance avec l'art moderne, notamment avec les peintures contemporaines françaises, c'est alors qu'il commence à rêver au berceau de l'art moderne — Paris. Mais tout d'abord il lui faut apprendre, il étudie chez les meilleurs professeurs, enfin en 1911 il va à Paris où il fait la connaissance d'Archipenko, ukrainien comme lui, connu comme un géant mondial de la sculpture. Il se passionne pour le cubisme et travaille de plus belle à se perfectionner dans son art naissant, en même temps il écrit un livre sur la peinture et tient des conférences.

En 1913-14, il va pour la première fois en Italie — il visite Assises, Sienn, Florence et Padoue, étudie toujours et fait état de ses connaissances à Moscou où il donne une série de conférences entre autres sur les formes de composition de Picasso. Même la guerre et la mobilisation ne peuvent l'arrêter dans son travail, et, vêtu de l'uniforme, il écrit un ouvrage sur la peinture et organise des expositions. Pendant la révolution, il travaille dans différents organismes pour la protection et la propagation des valeurs artistiques, comme spécialiste, continue à peindre et expose. La fameuse galerie Tretyakov achète son œuvre « le Pont ».

Mais l'inquiétude qui fait le fond de son âme de tchoumak ne lui permet pas d'accepter la magnifique proposition qui lui est faite, et qui est le rêve de bien des peintres plus fameux que lui à l'époque : devenir directeur artistique de la galerie Tretyakov. Il part à Constantinople... y vit d'une façon misérable, mais n'accepte aucun compromis qui le ferait s'écarter de son but : il est dans la plus grande pauvreté et continue à étudier les trésors de l'art.

Mais c'est là qu'il a pourtant son premier grand succès : Thomas Whittmore achète 66 de ses aquarelles et les emporte à Boston. Avec l'argent gagné il part en Grèce et expose à Athènes. En 1921, il débarque à Marseille avec cinquante francs en poche et le rêve de conquérir Paris... La lutte est dure, mais Gritchenko la gagne. Zborovski découvre son talent et Paul Guillaume félicite le célèbre collectionneur américain, Barnes, qui achète ses œuvres pour sa fondation de Philadelphie.

Il a connu bien des misères, mais son talent est toujours resté aussi fort et vivant. Enfin on le reconnaît, et aujourd'hui ses œuvres ne se rencontrent pas qu'à Boston, Philadelphie ou Moscou, mais aussi dans les musées et galeries de Paris, Strasbourg, Stockholm, Lwiw,

Copenhague, New-York, Limoges, Cagnes. Il voyage, regarde, peint et expose en Espagne, Scandinavie, Italie, aux îles Canaries et à New-York, où l'on s'arrache la moindre de ses toiles et où la communauté ukrainienne l'accueille avec tous les honneurs.

Le talent est multilatéral, mais la vie ne suffit pas toujours à alimenter ses orientations multiples. O. Gritchenko est aussi un grand artiste de la plume. Nous ne parlons même pas de ses ouvrages scientifiques et de ses études sur l'art, mais encore de ses œuvres purement littéraires, telles « Deux ans à Constantinople » publié en langue française en 1930 et en langue ukrainienne en 1961 et « l'Ukraine de mes jours bleus » publié également en français et en ukrainien. Ce sont des ouvrages qui ont déjà leur place dans la littérature du monde civilisé, et



« l'Ukraine de mes jours bleus » est complètement épuisé, de même que tous ses anciens ouvrages sur l'art.

La vie de l'artiste a été dure, mais aujourd'hui, à chaque exposition on peut lire un avis disant que « les œuvres exposées ne sont pas destinées à la vente ». Ses toiles n'ont pas de prix, on les recherche partout et les collectionneurs qui en possèdent un grand nombre ne songent nullement à les vendre. Les plus grands critiques lui consacrent des articles élogieux et l'on regarde avec plaisir cet homme qui, après de dures années de travail a atteint un succès bien mérité.

Si l'on se demande en quoi réside le secret du succès de Gritchenko, nous devons bien nous dire que ce succès ne provient pas uniquement de son talent. Il y a bien des talents qui se perdent ou qui sont insuffisamment exploi-

tés. Gritchenko a travaillé ce don naturel qu'il avait, il s'est consacré de toute son énergie, et sans relâche, vers le but qu'il avait choisi. Il ne se contenta pas de rester émerveillé devant les couleurs des corniches d'or à Constantinople, il a aussi étudié et copié les trésors de ce chef-d'œuvre ; de même au cours de ses voyages, il ne s'est jamais contenté d'admirer, mais il étudiait et travaillait chaque œuvre d'art.

Même lorsque pendant la guerre il n'avait pas de quoi peindre, il racontait à sa femme et à sa belle-mère ses souvenirs d'enfance, qui furent à la source de son livre merveilleux « l'Ukraine de mes jours bleus ». Il était constamment actif, ne s'écartait jamais de son travail, et c'est peut-être là que réside le secret de son éternelle jeunesse.

Mais le plus grand secret de la réussite de Gritchenko n'est-il pas le fait que partout, dans tous ses voyages, dans toutes ses aventures, il a gardé constamment son âme d'Ukrainien ? — Ce fait n'a échappé à aucun critique et tous l'ont souligné. Voulant conquérir Paris, Gritchenko s'oriente vers l'expressionnisme occidental, se passionne pour le cubisme et Picasso, mais garde pourtant sa direction originale. Car dans l'art, comme dans la vie, le secret du succès consiste à avoir une personnalité suffisamment forte et originale pour accueillir dans le prisme de son esprit toutes les richesses de la vie, mais pour qu'en même temps l'arc en ciel que l'on projette reflète les couleurs essentielles.

Tout le monde reconnaît que Gritchenko, ayant conquis le monde, est resté malgré tout un artiste ukrainien, mais nous dirons que c'est justement parce qu'il est resté ukrainien qu'il a pu conquérir le monde, car la neutralité n'a encore jamais rien conquis.

Si seulement notre jeunesse qui est née et a grandi à l'étranger pouvait comprendre cela !...

O. JDANOWYTCH.

NOUVELLES DE L'UKRAINE

A propos de l'Eglise Ukrainienne

Après avoir fermé la Petcherskaya Lawra de Kiev, célèbre monastère, la Cathédrale St. André et des milliers d'autres églises, Moscou vient de décider de fermer également l'abbaye de Potchaev, ainsi qu'on a pu le lire récemment dans plusieurs quotidiens, dont « Le Monde » qui dit entre autres :

« A la suite de l'action des autorités soviétiques la célèbre abbaye orthodoxe de Potchaev, en Ukraine, serait sur le point de disparaître. Il ne resterait plus que trente-six moines alors qu'elle en comptait cent quarante il y a deux cents ans. L'accès de l'abbaye aurait été pratiquement interdit aux fidèles. On a fait état de deux documents, des pétitions collectives que les fidèles orthodoxes font circuler en U.R.S.S. dans l'espoir d'attirer l'attention sur leur situation. Des exemplaires de ces pétitions sont parvenus en Occident.

Les deux pétitions sont adressées, l'une aux autorités américaines, l'autre à M. Khrouchtchev. Elles font état avec un grand luxe de noms et de dates d'événements qui ont affecté ces deux dernières années l'abbaye de Potchaev : elles signalent notamment que les moines sont enfermés comme « aliénés » et les fidèles arrêtés pour « vagabondage ». En outre, selon ces documents, la plupart des bâtiments de l'abbaye ont été confisqués sous divers prétextes. Ainsi, disent les signataires, les garanties données à la religion en U.R.S.S. « n'existent que sur le papier ».

Nous signalons en outre que d'après le journal « Ridna Tserkva », 75 églises ont été fermées dans la région d'Odessa en 1961, et que sur 180 paroisses existant en 1958 dans la région de Dniepropetrovsk ; il n'en reste aujourd'hui que 40. En Volhynie, 180 églises viennent également d'être fermées.

On ferme les séminaires, on interdit à la jeunesse de fréquenter les lieux saints : nous sommes donc à la veille d'une destruction totale et d'un nouveau martyre de l'Eglise Ukrainienne.

Endoctrinement des jeunes journalistes en Ukraine

Les facultés de journalisme de Kiev viennent de subir une critique sévère de la part des autorités soviétiques. On reproche à beaucoup d'étudiants de n'avoir pas les qualités « requises » (demandées) et surtout de n'être pas « utiles au Parti » et de n'avoir pas la formation idéologique souhaitée.

On demande en outre à chacun une connaissance parfaite de la doctrine Marxiste-Léniniste et son application dans la vie courante. Osera-t-on ensuite parler de « la liberté de presse » ?

Il y a actuellement en Ukraine 8 millions d'élèves et étudiants, soit 800.000 de plus que l'année dernière.

Le premier livre publié en U.R.S.S. sur les camps de concentration

Sensation en U.R.S.S. ! Le journal « Noviy Myr » vient de publier sur 60 pages « le Journal d'Ivan Denisovytych », dont l'auteur est le professeur de mathématiques, Alexandre Solienytsine, et qui retrace la vie d'un paysan Blanc-Russien dans les camps de concentration d'U.R.S.S. à l'époque de Staline.

Bien que cet ouvrage ait été publié avec l'autorisation officielle du gouvernement, on peut se demander si « le Journal d'Ivan Denisovytych » verra le jour sous la forme d'un livre.

Ce « Journal » est écrit sans commentaires et sans excès d'âme ou d'épanchements superflus, mais avec un profond réalisme qui correspond très exactement à ce qu'était la « terreur » au temps de Staline.

Ivan Denisovitch a été envoyé dans les camps de concentration parce qu'il a réussi à s'échapper du camp où les Allemands le retenaient prisonnier. Rentré au pays natal, personne ne croit à son histoire ; on déclare qu'il a été envoyé là comme espion à la solde de l'Allemagne, et sans preuve aucune, on le condamne à faire un séjour de dix ans dans les camps. Là, il rencontre des milliers d'autres « ennemis du peuple » ou « malfaiteurs » qui ont été condamnés de la même façon que lui, et bien que ceci soit parfaitement courant et connu de tous en U.R.S.S., il était jusqu'à présent interdit d'en parler ouvertement, de même qu'il était interdit de parler des camps de concentration à l'époque de Staline.

Ce livre a fait grande impression en U.R.S.S. — Tous ceux qui étaient revenus des camps avaient en effet reçu l'interdiction de parler de leur vie là-bas, maintenant, on raconte officiellement quelle était cette vie !

Le journal « Litératourna Gazeta », explique que l'on peut parler de ces faits puisqu'ils sont le signe d'une « évolution ». Nous nous demandons cependant de quel genre d'évolution s'agit-il ?

Nul doute que Khrouchtchev, en autorisant la publication de ce « journal » avait en vue d'influencer l'opinion publique soviétique, puisqu'il veut à tout prix donner l'impression que l'époque de Staline est révolue et que l'on avance maintenant à grands pas vers le socialisme véritable qui doit apporter à tous le bonheur parfait. Il lui faut aussi se défendre de l'opposition qu'il nomme « stalinienne » donc juger et condamner sévèrement l'époque de Staline par tous les moyens possibles, afin de pouvoir déclarer que « maintenant tout a changé » ; c'est pourquoi ces quelques réflexions et bien d'autres encore nous permettent de nous demander si le « Journal d'Ivan Denisovitch » est réellement le signe d'une nouvelle étape, ou bien s'il n'est que le prétexte à une nouvelle orientation de la propagande soviétique.

Khrouchtchev a entrepris d'effectuer un sondage d'opinion parmi ses ministres afin de vérifier leur fidélité au Régime.

« Camarade Ivanoff, dites-moi ce que vous pensez des pays capitalistes, comme l'Amérique ».

« L'Amérique, camarade ? — Et bien là-bas les ouvriers sont exploités honteusement par les patrons, il y a 99 % d'alcooliques, les mœurs sont dépravées, 80 % des enfants sont des blousons-noirs, le peuple vit dans une misère effarante... »

« Très bien. Camarade Popoff, dites-moi quel est actuellement le plus grand objectif de l'U.R.S.S. »

« Le plus grand objectif de l'U.R.S.S., camarade, et bien... c'est de rattraper l'Amérique ».

NOUVELLES DIVERSES

L'Action ukrainienne au Concile œcuménique

Un des grands événements du Concile a été la présence de deux observateurs envoyés par le Patriarcat de Moscou. Certains y voient l'amorce d'un dégel, aussi bien dans les relations entre les membres du clergé soviétique et les membres du clergé libre, que dans la situation de l'Eglise en U.R.S.S. Mais cette idée n'est pas partagée par les représentants religieux des peuples opprimés par Moscou qui connaissent bien la situation réelle de l'Eglise en U.R.S.S. et qui savent bien que ces deux observateurs n'ont été envoyés que pour voiler la situation d'un empire qui ne reconnaît pas Dieu.

Que représentent en effet ces deux observateurs ? — Ils ne représentent même pas le Patriarcat de Moscou, collaborateur officieux d'un Etat athée, force impuissante qui ne dispose en fait d'aucun pouvoir, sauf de celui d'aider à la russification des peuples de l'empire. Quelle pourrait donc être la portée des contacts avec l'Eglise Orthodoxe Soviétique, qui se nomme officiellement « Russe », et dont la seule perspective est de servir Moscou et de fermer de plus en plus les yeux sur les besoins de ses fidèles et de ses prêtres que l'on condamne peu à peu à disparaître ?

Mais afin de ne pas troubler l'atmosphère du Concile dont le but premier est d'œuvrer pour un rapprochement des églises, la presse mondiale et le Concile lui-même, d'un accord tacite, avaient décidé de fermer les yeux sur la présence des observateurs soviétiques et sur la soi-disant église qu'ils représentaient : c'est pourquoi l'on a pu qualifier de « dramatique » l'audacieuse intervention et la ferme prise de position de 15 évêques catholiques ukrainiens, intervention qui fut l'occasion de commentaires écrits ou radiodiffusés dans le monde entier, sauf en France, et qui fut même qualifiée de « premier événement important et sensationnel du Concile ».

Pour nous, il importe peu d'avoir été à l'origine d'une affaire « sensationnelle », mais bien plutôt d'avoir réussi à parler et à se faire entendre ouvertement.

Nos Evêques, qui peuvent maintenant être sujets à des représailles, ont déchiré le silence qui recouvrait l'Eglise en U.R.S.S. Ils n'ont pas craint de dire que la joie profonde que leur donnait le Concile, cachait pourtant une grande douleur parce que le Métropolitain Joseph Slipiy, le plus haut représentant de l'Eglise Ukrainienne Catholique, n'était pas à Rome en cette occasion unique, vu qu'il était toujours emprisonné sur l'ordre de Moscou. Ils n'ont pas craint de manifester leur profond étonnement devant l'accueil chaleureux qui avait été réservé aux observateurs soviétiques soulignant les faits que nous avons indiqués plus haut. Ils sont intervenus auprès des autorités du Concile pour que celles-ci demandent aux autorités soviétiques de libérer les évêques et prêtres ukrainiens qui sont dans les camps ou les prisons, d'ouvrir les portes condamnées des églises et de rendre à l'Eglise la liberté de conscience qui fait le fond de sa nature.

Avec fierté, nous pouvons remercier nos évêques qui se sont conduits en véritables guides spirituels, en hommes d'honneur, et en Ukrainiens. Nous sommes sûrs que la communauté ukrainienne, aussi bien en émigration qu'au pays natal, saura apprécier leur action.

Le 9-12-62, M. D. Andriewsky, Vice-Président du Conseil National Ukrainien en Emigration et chargé de presse et de propagande, a tenu à Paris une conférence sur le thème : « Que se passe-t-il en Ukraine ? »

Après avoir donné un bref aperçu des faits qui se sont produits depuis la mort de Staline, ce qui était nécessaire pour comprendre l'actualité, M. Andriewsky s'est ensuite arrêté plus spécialement sur deux aspects de la vie ukrainienne soviétique. D'abord sur les difficultés d'ordre économique, engendrées par l'exploitation coloniale de Moscou en Ukraine, puis sur le développement culturel ukrainien des dernières années. Il apparaît maintenant certain qu'il se crée actuellement en Ukraine une nouvelle tendance, encore un peu indécise mais déjà tangible, qui refuse de se plier aux exigences du Parti, qui tient en honneur la langue ukrainienne (nous rappelons que depuis le dernier congrès du Parti la tendance officielle est de tendre à l'unification de tous les peuples de l'U.R.S.S. dans le cadre de la langue et de la culture russes), qui s'est fait à maintes reprises critiquer sévèrement par le Parti, mais qui persiste à maintenir et conserver sa nationalité, son originalité et les formes de création qui lui sont propres.

Les difficultés économiques créées par la politique soviétique d'une part, le développement culturel d'autre part, et enfin l'évolution historique mondiale qui tend à la décolonisation et à l'émancipation de tous les peuples, amènent le conférencier à penser que l'Empire Soviétique ne pourra pas se maintenir, tout au moins dans sa forme actuelle, et qu'il est destiné à se désagréger un jour ou l'autre : ce qui sera l'occasion d'une issue pour les peuples opprimés.

Enfin, après avoir brossé un tableau original du premier personnage soviétique, M. Khrouchtchev, sur la base de témoignages recueillis, M. Andriewsky conclut en insistant sur le fait que le devoir de l'émigration ukrainienne est de connaître ces faits et de se tenir au courant de l'actualité soviétique afin d'informer le plus possible son entourage et de l'inciter à se pencher sur le problème des peuples opprimés de l'Europe Centrale et Orientale.

Un vin d'honneur a été offert par l'Association Académique Ukrainienne à Paris, dans les salons de l'Hôtel Lutétia, le 7-11-62, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire du peintre O. Gritchenko qui clôturait sa dernière exposition parisienne. Devant une nombreuse assistance, le Président de l'Association, M. A. Wirsta, le rédacteur O. Jdanowytch et le peintre lui-même ont pris la parole.

L'Association des Étudiants Ukrainiens à Paris a tenu son assemblée générale le 1^{er} novembre. Les étudiants présents ont insisté sur le fait qu'il était absolument nécessaire de rénover cette organisation et de lui rendre l'importance qu'elle avait autrefois, car bien que le nombre des étudiants ukrainiens soit assez limité, cette association offre de grandes possibilités d'action notamment parmi les cercles étudiants français de la région parisienne.

Le nouveau Bureau élu est le suivant : Président : Roman Serbyn ; Vice-Président : Léo Manko ; Secrétaire : Myroslawa Maslow ; Trésorier : Fédir Tatarchuk ; Membres suppléants : Olga Repetylo et Bohdan Bilohotsky.

L'EMIGRATION UKRAINIENNE EN FRANCE

A la demande de nombreux lecteurs, notamment des jeunes du Club de Lyon, nous avons réalisé cet article qui a pour but, non pas de vous offrir un aperçu historique de notre émigration en France, mais plutôt à vous présenter cette émigration telle qu'elle existe actuellement afin que vous puissiez mieux la connaître et mieux la comprendre. Dans la mesure du possible, nous nous efforcerons par la suite de vous présenter les émigrés ukrainiens tels qu'ils vivent dans d'autres pays du monde libre.

On ne saurait dire avec exactitude à combien se chiffre le nombre des émigrés ukrainiens vivant en France. Environ 20.000 personnes sont enregistrées comme « réfugiés ukrainiens » à l'Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides, mais si l'on ajoute à ce chiffre les ukrainiens non enregistrés, ou bien enregistrés sous une autre nationalité (polonaise ou russe) ou bien encore ceux qui ont obtenu la naturalisation française, on peut estimer qu'ils forment un ensemble de 30.000 à 50.000 personnes.

C'est à partir de 1922 qu'arriva en France la première vague importante d'émigrés ukrainiens. Ce sont en majorité des orthodoxes, combattants de l'Armée Ukrainienne, relâchés des camps d'internement de Pologne. Ils viennent surtout d'Ukraine Centrale et sont considérés comme des réfugiés politiques.

La seconde vague d'émigrés arrive en France à partir de 1930. Contrairement aux premiers arrivants, ces derniers sont en majorité des Ukrainiens de Galicie qui ont quitté leur patrie en raison de la grande pauvreté dans laquelle ils s'y trouvent. (Nous rappelons qu'à cette époque la Galicie se trouve sous la domination polonaise qui ne permet pas au peuple ukrainien de vivre dans des conditions matérielles normales). Ces nouveaux émigrés qui travaillent surtout à la campagne ou dans les mines ne songent pas du tout à s'installer en France, mais plutôt à revenir en Ukraine le plus vite possible, c'est-à-dire dès qu'ils auront amassé une somme qui leur permettra de vivre décemment chez eux. Le produit de leur travail n'est donc pas utilisé pour améliorer leur condition matérielle en France, mais, par l'intermédiaire de leurs familles restées en Galicie, à acheter en Galicie même des terres sur lesquelles ils pourront vivre lorsqu'ils y reviendront.

Mais la guerre éclate. Le régime communiste pire

que la domination polonaise, s'installe en Ukraine Occidentale, et les émigrés ne voulant pas tomber de Charybde en Scylla décident alors de rester définitivement en France et commencent à s'y installer.

Enfin, après guerre arrive une troisième vague d'émigrés composée de réfugiés politiques ou de combattants de l'Armée Ukrainienne de Résistance ou de la Division Galicienne, tous fuyant le régime soviétique.

Signalons enfin que de nos jours encore il arrive que des personnes isolées arrivent à franchir la frontière de l'U.R.S.S., ou plus souvent celle de la Pologne. D'autre part, plusieurs Ukrainiens, après un séjour en France, sont partis ensuite s'installer sur le continent américain.



Dès qu'une communauté nationale se trouve en pays étranger, elle cherche automatiquement à se grouper, à s'organiser. Ceci, d'une part afin de conserver vivantes les mœurs et traditions originales qui forment la base de sa mentalité, d'autre part parce qu'il lui est difficile (surtout les premiers temps) de s'intégrer ou s'acclimater à sa patrie d'adoption. Ainsi ont donc fait les Ukrainiens, qui se sont regroupés dans les institutions ou organismes qui répondaient le plus à leurs besoins et à leurs idéaux.

Disons tout d'abord que du point de vue religieux, la communauté ukrainienne en France se trouve répartie en deux églises principales (une minorité appartient en effet à l'Eglise Réformée) qui sont :

1° L'Eglise Orthodoxe Ukrainienne, placée sous l'autorité de l'Evêque Nikanor, résidant en Allemagne. Elle est administrée par 6 prêtres résidant à Paris, Lyon, Grenoble et l'Est de la France.

A Paris et à Vésinnes le service religieux a lieu dans des églises ukrainiennes construites par les fidèles eux-mêmes, dans les autres régions on se sert d'églises ou chapelles prêtées par les autorités protestantes ou catholiques locales.

2° L'Eglise Catholique Ukrainienne de rite Byzantin, placée sous l'autorité de Mgr Feltin, Métropolitaine des catholiques de rite oriental en France, et administrée par un Evêque Exarche, Mgr Malantchuk, et 14 prêtres.

Cette église est répartie en deux paroisses (à Paris et à Lyon) et en 10 aumôneries (à Strasbourg, Metz, Lille, Amiens, Toulouse, Sochaux, Vésinnes et la région du Calvados). Elle possède une église à Paris, une chapelle à Lyon et Lille ; deux autres chapelles étant actuellement en construction à Vésinnes et Sochaux. Enfin,

deux monastères de sœurs ukrainiennes existent à Paris et le Cataux (Nord de la France). Les sœurs de ces monastères dirigent des écoles ukrainiennes pour enfants, et s'occupent en outre de travaux artistiques (tels que la fabrication d'icônes).

Mentionnons pour terminer que la plupart des prêtres ukrainiens, orthodoxes ou catholiques, sont en fait des prêtres itinérants qui visitent leurs paroissiens à tour de rôle, étant donné que ceux-ci sont le plus souvent très éloignés du siège de la paroisse et qu'ils ne peuvent s'y rendre chaque dimanche pour assister au service religieux.

Sur un tout autre plan, il existe en France des institutions ukrainiennes qui sont les suivantes :

— La Société Scientifique Chevtchenko, dont la partie européenne se trouve à Sarcelles (S.-et-O.) et qui possède une maison et une très belle bibliothèque. Les membres de cette Société s'occupent de recherches et travaux scientifiques sur des thèmes ukrainiens. Ce sont eux également qui réalisent « l'Encyclopédie Ukrainienne », dont le rédacteur est M. Koubiovitch, ouvrage dont nous avons déjà parlé dans un précédent numéro.

— La Première Imprimerie Ukrainienne en France (P.I.U.F. — 3, rue du Sabot) dont nous avons également déjà parlé, et qui est une maison d'édition, une librairie et une imprimerie pour journaux, livres et revues en ukrainien ou en autres langues.

— La Bibliothèque Ukrainienne au nom de Simon Petliura. Très importante avant la guerre, elle fut envoyée en Allemagne par les Allemands durant la guerre, et totalement détruite au cours d'un bombardement. Elle est aujourd'hui en voie de reconstitution.

— Le « KODUS », organisme qui s'occupe de fournir des bourses d'études aux étudiants ukrainiens.

Socialement et politiquement, les Ukrainiens sont groupés selon diverses organisations, dont nous ne mentionnerons que les plus importantes :

— L'Alliance Nationale Ukrainienne en France, organisation culturelle, qui, après la guerre, a pris la succession de « L'Union des Ukrainiens en France » dissoute par les Autorités. Dans cette Association d'avant-guerre travaillaient des gens tels M. Boykiw, le Général Kapoustiansky, l'ingénieur Sciborsky. Cette Association a toujours eu comme plate-forme idéologique le Nationalisme (tendance dirigée par A. Melnyk).

— L'Entr'aide Ukrainienne en France, qui, comme son nom l'indique, s'occupe d'aider les Ukrainiens à tous les points de vue.

— La Section Ukrainienne dans la C.F.T.C. fondée après la guerre par les membres de la tendance nationaliste dirigée par feu Bandera (aujourd'hui par Lenkowsky).

Cette Association a des activités culturelles, mais son but essentiel est d'ordre syndical, et sur ce plan ses relations internationales sont dirigées par M. Popovytsch.

— Le Mouvement Chrétien Ukrainien, qui groupe ses membres sur la base de l'idéologie chrétienne, sans aucun parti-pris d'ordre politique.

— L'Organisation des Femmes Ukrainiennes en France, adhérant au Mouvement Mondial des Femmes Ukrainiennes, qui s'occupe de travaux artistiques et organise des expositions.

— L'Association des Anciens Combattants Ukrainiens, dont les membres sont surtout attachés à la mémoire de l'Otaman Simon Petliura.

— L'Association Académique Ukrainienne à Paris, qui groupe les forces intellectuelles ukrainiennes et organise des conférences ou représentations d'ordre culturel.

Les jeunes d'origine ukrainienne vivant en France appartiennent aux « Jeunes Amis de l'Ukraine » ou bien au « SOUM » (Filiales des Jeunesses Ukrainiennes C.F.T.C.) adhérant au Mouvement Mondial du SOUM.

Une place assez importante chez les émigrés est occupée par le « Comité pour la Construction de l'Eglise Orthodoxe Ukrainienne St. Simon, dont l'initiateur et animateur est M. P. Plewako, et qui s'est donné comme but d'acquérir à Paris une église orthodoxe digne de l'émigration ukrainienne.

Signalons enfin que, très souvent, les Ukrainiens organisent des « comités » temporaires, chargés, lorsque les occasions se présentent, de défendre les intérêts ukrainiens ou de représenter l'émigration ukrainienne. Ces comités, dont le but est donc limité, se constituent sur la base des associations et institutions existantes.

Parmi les journaux et revues publiés par les Ukrainiens en France on peut citer :

— La « Parole Ukrainienne » qui est, pour l'instant, le seul hebdomadaire en langue ukrainienne édité en France.

— La revue trimestrielle catholique « Sur les Traces de la Petite Sainte ».

— Le Bulletin Franco-Ukrainien et la revue « Echos d'Ukraine » publiés en langue française.

Par ailleurs, les vieillards ukrainiens ont la possibilité d'aller finir leurs jours dans la maison de retraite d'Abondant (E. et L.).

Enfin, pour terminer cette nomenclature, nous ajouterons que sur l'initiative du Dctr. Mussianowycz, il se construit actuellement dans le Morvan, la « Verkhovyna », maison où les Ukrainiens pourront venir passer leurs vacances, se reposer, et où les Jeunes Amis de l'Ukraine pourront organiser leurs cours de vacances.



Pourtant, malgré le nombre suffisamment important d'organismes et institutions, et bien qu'aujourd'hui la presque totalité des Ukrainiens de France vit dans des conditions matérielles tout à fait décentes, il faut bien reconnaître que notre émigration n'occupe pas en France la place qu'elle devrait avoir d'une part en fonction du nombre des émigrés, d'autre part en fonction de l'importance de l'Ukraine elle-même. En effet, si l'on compare l'émigration ukrainienne avec les groupements d'émigrés d'origine polonaise, hongroise, arménienne ou autre, on constate que la nôtre est nettement en retrait sur le plan de ses relations avec le peuple français.

Alors que chacun comprend et sympathise volontiers avec les émigrés des autres pays de l'Europe Centrale ou Orientale, notre existence en France est pratiquement ignorée (volontairement ou involontairement), mieux encore : notre histoire est falsifiée publiquement au profit de la Russie. C'est pourquoi si souvent nous nous entendons traités de Polonais ou de Russes.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que les Ukrainiens vivant en France se heurtent à une opinion publique française franchement hostile à leur égard, mais s'il est certain que le peuple français dans sa majorité est tout à fait disposé à nous connaître et à nous comprendre, il faut reconnaître, par contre, qu'on ne lui a guère donné la possibilité de le faire.

Cet état de choses provient en premier lieu du fait que la politique française à partir du XIX^e siècle, se préoccupe uniquement de ses relations avec la Russie et néglige donc de s'inquiéter du sort des nationalités qui sont à cette époque intégrées à l'Empire Russe. Si bien que l'Ukraine, autrefois connue et chantée par les poètes romantiques, s'est trouvée reléguée au rang de « province » russe, position qui est toujours ancrée au sein

de l'opinion publique française, malgré les événements du début du siècle et la reconnaissance aujourd'hui officielle de l'Etat Ukrainien Soviétique.

En second lieu, et c'est ce qui est capital à notre avis, l'émigration ukrainienne en France, contrairement à l'émigration polonaise par exemple, se compose dans sa grande majorité de gens qui par leur condition sociale ne sont nullement en mesure de propager notre problème, ni de redonner à l'Ukraine la place à laquelle elle devrait avoir droit.

Si nous sommes donc méconnus en France, ceci provient, nous le répétons, avant tout de l'ignorance que l'on a de notre situation véritable.

Bien qu'il existe certaines personnalités françaises pour lesquelles notre sort n'est pas indifférent, il ne faut pas s'attendre à ce que les politiciens, professeurs ou journalistes français se mettent à prendre notre défense. La situation est telle aujourd'hui qu'il n'appartient qu'à nous de nous faire connaître et apprécier. Si nous voulons qu'un jour (et cela est tout à fait réalisable) la France ait pour nous autant de compréhension qu'elle en a pour d'autres, il faut que notre émigration s'emploie à fournir des cadres, des forces intellectuelles et politiques, qui tout en restant des citoyens français loyaux, sauront faire connaître à leur entourage la véritable condition de leur pays d'origine. Encore une fois, nous soulignons que ce travail ne peut être entrepris par les émigrés originaires d'Ukraine, il est donc aujourd'hui entre les seules mains de la jeunesse d'origine ukrainienne qui a toutes les possibilités de l'accomplir. Nous espérons qu'elle se montrera digne de cette responsabilité.

KALÉNA UHRYN.

Une expédition archéologique soviétique, lors de fouilles effectuées en Egypte, avait découvert une momie. Mais les savants n'arrivaient pas à déterminer l'âge de cette momie ; ils firent donc appel à l'Etat qui envoya sur place un représentant de la N.K.V.D.

L'homme entra seul dans le tombeau, et en ressortit, l'air triomphant, au bout de deux heures.

« Cette momie a 3056 ans » dit-il.

Les savants s'étonnèrent : « comment avez-vous pu le savoir ? »

« Oh, c'est bien simple, la momie a fini par l'avouer... »



RENCONTRE AVEC LES CLUBS

Aux portes de Paris la foule des voitures desserre peu à peu son état, et nous fuyons vers une succession de routes.

Nous imaginons déjà le but du voyage ; mais, au fait, où allons-nous ? La France est si grande ! Que choisir ? L'éclat de rire joyeux de Lyon ou la tiédeur typiquement ukrainienne d'Algrange, l'espoir de Viry-Chatillon, les belles soirées de Melun ? Peut-être préférez-vous les amis de Libercourt et le cortège de souvenirs qui s'attache à leurs noms ? A moins que ce ne soit Vésines ? ou encore l'enthousiasme vivifiant de Pont-de-l'Arche ? Mais si vous optez pour Paris, vous serez notre invité... alors, ce sera à vous de nous qualifier.

Quant à moi, j'ai tout choisi et j'ai appris route après route qu'il était décidément impossible de préférer les uns ou les autres, impossible aussi de ne pas vouloir multiplier ces points géographiques où vibre notre jeunesse et où revit doucement la culture ukrainienne.

Avant tout, il faut que vous sachiez qu'à Troyes, nos amis (ceux qui étaient au cours) préparent une première réunion, et que ceux de Sochaux ne nous oublient pas.

Vous avez déjà sans doute entendu parler de l'anniversaire du club de Lyon... J'ajouterai que l'ambiance là-bas était assez agréable pour délasser des jambes lourdes de 550 km. de route et faire oublier toute fatigue en admirant le talent de nos jeunes lyonnais : leur représentation était nouvelle et très réussie, danses et chants interprétés avec beaucoup de délicatesse, chansons françaises, poèmes et musique, tous riches de spiritualité et d'âme... Français et Ukrainiens se sentaient bien, et c'est exactement ce que nous recherchons dans notre Association.

Un peu plus tard, Melun annonçait une soirée très riche : on y jouerait « Kathérina » d'après un poème de Chevtchenko, et bien sûr, ensuite, on danserait toute la nuit... Ce programme prometteur attirera une véritable foule. Nous en étions, nous aussi, et nous avons noté que la pièce de théâtre, jouée en ukrainien, intéressait véritablement toute la salle. Les décors étaient remarquables et le jeu de l'héroïne, interprété par notre secrétaire, Maroussia Forte, surprenant de vérité. Nous connaissions déjà la fraîcheur de sa jolie voix, nous la félicitions pour ses dons de comédienne car le rôle n'était vraiment pas facile. Tout l'agencement de la pièce est redevable à Michel Kamianeccki : je pense qu'il peut être fier du résultat de ses efforts.

Paris lui, n'oubliait pas ses amis d'Abondant, et avec l'aide généreuse de Vésines (regardez la carte et vous comprendrez à quel point il s'agit bien de « générosité ») donnait une représentation très appréciée par les vieux Ukrainiens ou non-Ukrainiens du Château... en échange, ils recevaient tous un accueil délectant et la bénédiction de la plus vieille de nos générations en France.

Libercourt, lui aussi, reste vivant, comme j'ai pu le constater au cours de ma visite-éclair, grâce à l'action de quelques garçons « formidables » et bien sûr, de la toujours fidèle Mme Saly.

Algrange se préparait à fêter avec brio la Saint-André traditionnelle après avoir rendu hommage le 25 novembre à l'Armée des Partisans Ukrainiens.

Viry-Châtillon pense déjà au 1^{er} janvier du calendrier ukrainien, puisque Mclun se réserve celui du calendrier romain. Qui dit mieux ?

LA PRÉSIDENTE.



AVRAMENKO Vassyl — né en 1895 à Steblew (province de Kiev). Connue comme artiste et rénovateur du folklore ukrainien, acteur au théâtre de Sadovsky, et pour sa participation dans la résistance ukrainienne.

Emigré, il organise en Europe des ensembles folkloriques, et fonde à New-York, à partir de 1929, une école de danses folkloriques qui permet la création de nombreux ensembles aux Etats-Unis et au Canada.

En 1946, il publie un manuel des « Danses, musiques et costumes nationaux de l'Ukraine ».



LA BANDOURA — instrument de musique ukrainien, ayant de 12 à 30 cordes ou plus, originaire de l'Europe occidentale. Connue en Ukraine vers la fin du 16^e siècle, elle en devient au 17^e l'instrument national. Elle perd sa popularité au 18^e siècle, et au 19^e n'est plus utilisée que par les bardes aveugles, mais à la suite des recherches effectuées sur la création populaire musicale ukrainienne, elle renaît au 20^e siècle.

En 1920, des ensembles de bandouristes existaient à Kiev, Kharkiw, Poltava et autres villes importantes, organisés par l'ensemble National des Bandouristes, au nom de Chevtchenko. En 1941, une grande partie de cet ensemble national se trouva sous l'occupation allemande, et se regroupa sous la direction de Kytasty. Cet ensemble auquel s'est jointe la chorale de Bojyk, continue actuellement ses représentations en émigration.

Au cours d'une réunion du Bureau, M^{me} Olga Repetylo, Présidente des Jeunes Amis de l'Ukraine, a établi la liste des voyages qu'elle devait faire en province au cours du mois de décembre. Malheureusement le mois de décembre ne comporte pas assez de dimanches ! Les membres du Bureau ont l'intention de demander aux P. et T. une modification du calendrier afin que la Présidente puisse effectuer son Tour de France selon le plan établi...



Les jeunes de la Moselle auraient-ils l'intention d'émigrer ? On les rencontre de plus en plus dans la région parisienne, notamment à Meleun où ils viennent à chaque occasion. Même Jean-Pierre Walter (toujours militaire) s'y trouvait à l'occasion de la dernière fête organisée à la « Zirka » !



Information de la plus haute importance : Tarass Jourakowski se passe bel et bien de café-au-lait-au-lit ! Il continue son service militaire en Allemagne, où il est passé sous-officier (tout à fait confidentiellement il a depuis maigri de 12 kilogs !)



Lorsque les Parisiens débarquent à Lyon, ils envahissent tout ! — A leur prochaine visite, le club emploiera un remède vigoureux : Sacha à la niche, et « la Marine » dans la baignoire...



Communiqué. — Nouvelle vedette ballet Kozatchok — Stop — Etudiant Werbenec — Stop — promu au grade de cosaque — Terminé.



Si vous allez à Lyon pour la fête du Président (St-André), surtout n'apportez pas de cadeaux, le Président est assez riche (grâce à la caisse du club, évidemment !)



Un démenti formel : « Papa Vova » n'a nullement l'intention de se mettre la corde au cou (cela entraînerait trop de crises de désespoir chez les concurrentes évincées !)



Petites annonces de Baba Palachka.

Echangerai Vespa 55 usagée, batterie à plat, moteur capricieux, contre voiture sport nerveuse et fringante, avec permis de conduire. Ecrire à René Perru — Ballet Kozatchok — Lyon-Villcurbanne.



Youko Gmira, photographe officiel des Jeunes Amis de l'Ukraine, se rend gratuitement à domicile pour essayer son nouveau Contax.



Jean-Marie (de Paris) est très ennuyé : depuis deux ans il essaye d'apprendre les danses ukrainiennes, mais sans succès...

Lorsqu'il danse et qu'on met le disque en marche, la musique le dérange et il ne peut plus danser. Si par contre on met d'abord le disque, la musique l'absorbe tellement qu'il ne peut arriver à lever les pieds en mesure.



Nous avons enfin des nouvelles de Vassyl Dubtchak (Président du club de Strasbourg) — on le croyait définitivement perdu, mais de Sidi-Ferruch où il fait son service militaire, il envoie un grand bonjour à tous ses amis.

NOËL

Nous commençons à préparer Noël, la plus gaie de toutes les fêtes d'Ukraine.

Avec les sous de la tirelire, nous achetons des feuilles de papier de couleur pour la confection de l'étoile des Mages. Cette étoile, terminée par des houppettes multicolores était faite de papier transparent. Au milieu se trouvait une image de la Nativité sur papier huilé, éclairé de derrière par une bougie. Nous fixions la carcasse sur une perche de façon à faire tourner l'étoile à droite et à gauche.

Les devoirs terminés, tard dans la nuit, nous confectionnions des épaulettes d'officier, des décorations pour le « Mouchkarate » et la « Chèvre ». Pendant des semaines nous cherchions de vrais sabres, des épérons, une robe pour « Machira » (Machère), l'héroïne de la mascarade, une pelisse pour le « vieux ».

Une semaine avant Noël, notre boucher, Porphyre, le géant, venait chez nous tuer le cochon que l'on avait engraisé pendant neuf mois. Nous passions ce cochon tout entier à la flamme d'un feu de paille, sur la glace de la rivière. Théodore, le plus gourmand, se débrouillait toujours pour obtenir la queue dont il se régala. Ma mère et Barbara préparaient des saucissons de toutes sortes, des pâtés de porc, du jambon cuit avec de la cannelle, du poivre et des herbes aromatiques.

La veille de Noël, on plaçait sous les icônes, dans un coin de la cuisine appelé « le coin de Dieu », sur un banc couvert de foin parfumé, une marmite d'épaisse bouillie d'orge et à son côté un énorme chaudron plein de compote de fruits secs dont on buvait le jus toute la quinzaine.

Le dîner se composait traditionnellement d'une soupe de pois cassés avec des croûtons, d'un gros poisson d'eau douce frit ou d'un poisson salé de la Caspienne. Comme dessert, maman nous servait la bouillie d'orge copieusement arrosée de miel.

A peine la bouillie était-elle avalée qu'on entendait des frôlements derrière la fenêtre givrée et des voix assourdies par le gel demandaient : « pouvons-nous entrer chanter les Noëls ? »

La lampe est éteinte : une bouffée d'air glacial s'engouffre dans la cuisine. Mystérieusement une étoile éclairée s'avance et remplit la pièce d'un bruissement de papier. Elle oscille à droite et à gauche, des ombres dansent sur les murs, tandis que des voix frémissantes chantent Koliadka : « une joie nouvelle apparaît... » De notre cœur à tous jaillit cette joie millénaire que chaque Noël rend neuve. Mon frère Nicolas les accompagne

de sa chaude voix de basse en distribuant des kopecks et Barabara offre des bonbons à toute l'assistance.

Maintenant c'est à notre tour de sortir. Tout d'abord, nous allons chez notre voisin le gentilhomme. Nous arrivons avec notre « Chèvre ». Je suis travesti en officier. Alexandre qui fait le « Vieux » pousse la chèvre dans la pièce et Grégoire, recouvert d'une pelisse mise à l'envers, marche comme il peut, à quatre pattes, cornes et barbiche en avant et scande d'une voix rauque :

« Je suis Kosa Deresa.
Sur trois côtes on me frappa,
Trois kopecks on m'acheta... »

La chèvre recule et avance suivant le rythme du récitatif pendant qu'au-dessus d'elle, dans un cliquetis de sabres, deux officiers se battent. Le « Vieux » fait des plaisanteries et les gens rient en se tenant les côtes à deux mains.

Tout est simple, villageois, de tradition très ancienne.

La bande gracieuse et enjouée des filles du gentilhomme-proprétaire me prend par la main et demande : « Qui ça peut-il être ? Qui est-ce ? Ah ! Lexis Gritchenko ! »

On nous offre des friandises, des kopecks et nous continuons à faire le tour de la ville.

Le jour de Noël, maman nous réveille pour la première messe à quatre heures du matin. Énsemmeillés, chaussant avec mille peines nos bottes séchées près du poêle, en costume de fête, bien encapuchonnés, nous traversons avec Didouchka la place couverte de monceaux de neige où l'on perd la trace.

Nous entrons à l'église au moment féérique où un fil magique allume, bougie par bougie, les deux grands lustres. Instant fascinant pour les enfants ! Derrière l'iconostase rutilant d'or le pope célèbre le saint mystère. Dans le silence solennel, le chœur tonne.

Alexandre est soprano, Michel et Jean basses, moi, alto.

Premier jour de Noël. Impossible d'en décrire la joie. Gel intense, calme absolu. Seuls dans les arbres dénudés, les oiseaux gazouillent.

Bien chauffées, maisons et chaumières exultent. On chante au son de la bandoura, notre guitare nationale : on joue aux cartes en croquant des graines de tournesol grillées. Parfois une jeune fiancée se promène dans les rues en chantant avec ses demoiselles d'honneur parées comme des gerbes de fleurs des champs avec les flots multicolores de leurs rubans flottant autour de leur longue natte, pleine et serrée ; elles entourent leur gracieuse souveraine. Les jeunes poitrines palpitent sous la charge des colliers d'or soufflé où sautille une croix.

Notre globe-trotter, Wladimir Hrynczuk, a achevé son tour du monde. Ses parents ont été très heureux de le voir rentrer au bercail... sans Tahitienne ! Mais le climat de Lyon ne vaut pas le soleil des tropiques, c'est pourquoi Vladi repart... pour arracher les dents des tahitiennes



Erreur ! Nous disions la dernière fois que Mlle Olga Muzyka avait épousé à Melun M. D. Tkatchenko. Il s'agissait en réalité de Dmétrio Koultchenko. Nous nous excusons auprès des jeunes mariés : cela d'ailleurs ne les empêchera sûrement pas d'être heureux !



Le Club de Paris est déjà célèbre pour sons sens de l'organisation. Ce fait s'est encore vu prouvé récemment, lorsque à la suite de diverses propositions émises par différentes personnes sur le fait de savoir « comment on allait passer la soirée du 8 novembre », trois membres se sont retrouvés au siège du club où il devait y avoir une réunion, trois autres membres se retrouvaient au café « Biard » de la Porte d'Orléans où ils attendirent en vain « les autres » pour aller au cinéma, tandis que Mimi attendait au Café « Biard » de la Porte de Vincennes, et que les autres jeunes restaient chez eux, convaincus que ce soir-là il ne devait rien se passer de spécial... autrement dit, c'était la soirée des dupes !...



NOTRE CONCOURS

C'est avec ce numéro de votre Bulletin que débute notre grand concours

CONNaissez-VOUS L'UKRAINE ?

Un concours simple et attrayant auquel vous pouvez TOUS participer.

VOYAGE GRATUIT A MUNICH

au départ de Paris, aux trois premiers gagnants qui pourront visiter les institutions et rédactions des journaux ukrainiens de Munich, et qui pourront aussi prendre part aux célèbres réjouissances de « l'Oktoberfest ».

Nombreux autres prix pour tous les finalistes qui participeront aux épreuves orales.

Inscrivez en tête de votre feuille de réponses votre nom, votre adresse complète et votre âge.

N'oubliez pas d'envoyer avec vos réponses le Bon numéroté !

Bon No 1

CONCOURS

« CONNAISSEZ-VOUS L'UKRAINE ? »

REGLEMENT DU CONCOURS

1. — Le concours « Connaissez-vous l'Ukraine ? » est organisé par le Bulletin Franco-Ukrainien et les Jeunes Amis de l'Ukraine.
2. — Ce concours est ouvert à TOUS les jeunes de 15 à 30 ans.
3. — Dans trois numéros successifs du Bulletin, seront publiées une série de 20 questions concernant la géographie, l'histoire, la littérature et les actualités ukrainiennes.
4. — Chaque bonne réponse aux questions de la première série sera notée 1 point, de la deuxième série, 2 points et de la troisième série, 3 points.
5. — Les concurrents dont le total des points se rapprochera le plus du maximum (120 points), seront invités à subir une dernière série d'épreuves orales éliminatoires, devant le jury du concours, à l'occasion des prochains cours de vacances organisés par les Jeunes Amis de l'Ukraine.
6. — Les concurrents devront envoyer leurs réponses, pour chaque série, dans un délai maximum de six semaines à partir de la parution du Bulletin où auront été publiées les questions.
7. — Chaque concurrent devra obligatoirement joindre à ses réponses les bons numérotés qu'il trouvera dans le Bulletin, avec chaque série de questions publiées.
8. — Les décisions du jury sont sans appel.
9. — Les réponses doivent être envoyées au :
Bulletin Franco-Ukrainien « CONCOURS »
3, rue du Sabot. Paris 6 .

CONNAISSEZ-VOUS L'UKRAINE ?

SERIE N° 1.

1. — Quelle est la longueur du Dniepr ?
2. — Où se trouve la principale source de pétrole de Galicie ?
3. — Quelle est la ville principale de la Boukovine ?
4. — Quel est le point culminant des Karpates ? — quelle est sa hauteur ?
5. — L'Ukraine est le premier producteur mondial d'un oléagineux, lequel ?
6. — En quelle année a eu lieu le traité de Pereyaslav ? — entre qui fut-il conclut ?
7. — Qui fut l'allié européen de Mazeppa contre les troupes de Pierre I^{er}. à la bataille de Poltava en 1709 ?
8. — Quel fut le premier prince ukrainien à porter le titre de roi ? (il fut couronné sous ce titre par un envoyé du pape).
9. — Qui était la femme du Grand Prince Wladimir de Kiev ?
10. — Où se trouvait exactement la Sitch des Zaporogues ?
11. — Combien Chevtchenko a-t-il passé d'années en exil ?
12. — La première œuvre littéraire écrite en langue populaire ukrainienne est un poème épique de Kotliarewski, quel en est le titre ? — en quelle année fut-il publié ?
13. — Qui a écrit le fameux poème « Moïse » ?
14. — De quel grand poète galicien a-t-on fêté cette année le 150^{me} anniversaire ?

15. --- Quel est l'auteur de la nouvelle « Maroussia » adaptée en français par P. J. Stahl ?
16. — Quel est l'ancien nom grec du Dniepr ?
17. — Qu'est-ce que le « Berezil » ?, par qui fut-il fondé ?
18. — Qui a assassiné Petlioura ? — à quelle date ? — Où ?
19. — Depuis quand la Crimée fait-elle partie de la République Socialiste Soviétique d'Ukraine ?
20. — Qui a édicté le premier code des lois ukrainien ? Quel est son titre ?

Ivan Bagriany

LE JARDIN DE GETHSEMANI

Roman traduit de l'ukrainien par G. Alexinsky
Aux Nouvelles Editions Latines — Prix : 12 NF.

En vente chez tous les libraires et à
« La Parole Ukrainienne », 3, rue du Sabot - Paris (6^e)

Aux Nouvelles Editions Latines

Alain DESROCHES

LE PROBLEME UKRAINIEN

ET

SIMON PETLURA

LE FEU ET LA CENDRE

220 pages — Prix : 7,50 N.F.

En vente chez tous les libraires et à
« LA PAROLE UKRAINIENNE »
3, rue du Sabot — Paris-6^e

Le deuxième jour de fête est celui de la Saint Basile qui tombe juste le jour de l'An. Par un matin bleu opaque, scellé par le gel, alors que nous sommes encore douillettement dans nos lits, des bandes d'enfants vêtus souvent des pelisses paternelles qui cachent leurs mains, font irruption dans toutes les maisons en jetant à travers les chambres des volées de grains d'orge ou de blé et chantant à tue-tête : « Que Dieu bénisse chez vous le blé qui lève ! »

Notre chambre d'enfants s'éveille dans ce vacarme, sous le crépitement des grains contre les vitres et les icônes. Pendant ce temps, le blé semé à l'automne, dort sous une épaisse couche de neige.

LE KRYJ

Le 6 janvier, c'est la fête du baptême de Jésus dans le Jourdain. Temps sec, gel violent. Le matin, avec de l'eau bénite rapportée du Kryj de l'an dernier, Pierre et moi bénissons toute la maison, les communs, en chantant un hymne et en faisant une croix à la craie sur toutes les portes, la porte d'entrée, le portail de la cour. Même le traîneau y passe. Nous sommes sans chapeau, mais la tête protégée par un fichu blanc noué sous le menton.

L'après-midi, nous partons en bande à Podolov. Une file interminable d'attelages à un et deux chevaux avance entre les talus de neige tassée. On voit apparaître et disparaître les bonnets de caracul, les châles bariolés, les chevaux roux. Eux aussi sentent la fête, ils trottent plus gaiement qu'à l'ordinaire.

Le village a disparu sous la neige, on ne voit que les toits de chaume. Sur la hauteur, la petite église d'une simplicité et d'une rusticité enfantines sourit au soleil de tous ses murs blancs derrière la grille des arbres dénudés.

Tout de suite après Podolov la route descend vers la rivière.

Sur la glace aveuglante de blancheur, la foule se presse autour d'un autel rudimentaire où scintille l'or des popes et des bannières. Les chants assourdis nous parviennent à peine : le parfum de l'encens adoucit l'atmosphère. Par quel miracle ne sent-on pas le froid et quel froid ! Personne ne trouve étonnant que des audacieux se baignent ce jour-là. Ils plongent dans un trou ouvert dans une couche de glace épaisse d'un demi-mètre.

On a creusé une croix immense — Kryj — sur la glace fraîchement balayée. Les tranchées étroites sont remplies de kvas rouge ; la croix est encadrée à droite et à gauche, de lances, de cercles, emblèmes du drame évangélique que saint Wladimir nous rapporta de Byzance.

A la fin d'un office rapide chaque famille fait sa provision

d'eau bénite. Cette eau bénite servira l'année entière dans toutes sortes d'occasions : incendies, maladies, etc...

On quitte le village, content, rafraîchi, rajeuni. Podolov n'est qu'à quelques kilomètres de notre ville, mais tout y est différent, plus rustique : les rires, la façon de s'embrasser, la façon de marcher. Le soleil a disparu. Le froid bleu foncé étroit les chaumières moroses. Les gens courent chacun vers sa porte. Nous nous entassons dans notre traîneau en une mêlée compacte, cachant oreilles et mains - - les femmes ont un manchon. Nous pensons tous à la maison, au bon thé, aux jeux, car, en contraste avec cette neige, ce froid violent et persistant, cette rigidité glacée de la nature, partout règnent chez les simples comme chez les nobles, chaleur, animation, cordialité, insouciance, intimité.

ALEXIS GRITCHENKO.

Extrait de « *l'Ukraine de mes jours bleus* ».



УКРАЇНСЬКЕ СЛОВО

L'Unique Hebdomadaire Ukrainien en France

La Parole Ukrainienne

- Si vous vous intéressez à la vie ukrainienne dans le monde libre,
- Si vous vous intéressez à l'Ukraine, à ses problèmes culturels et politiques :

Abonnez-vous à : **LA PAROLE UKRAINIENNE**

3, rue du Sabot — Paris-6^e

C.C.P. 1603-56, Paris

Abonnement annuel : 20 N.F.